

LODJUR

LUCIE MANDEVILLE

*Préface*

Christine Michaud

# LE FOU

À la découverte  
du monde invisible



*Lucie*

LIVRE  
NUMÉRIQUE

# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE CHRISTINE MICHAUD .....	9
------------------------------------	---

## I

LE FLEUVE .....	17
LE MOUSTIQUE ET LE CROQUE-MORT .....	23
L'HERBE ET LE CHAMP .....	29
LE GUITARISTE .....	35
LA BILLE .....	43

## II

LE PROFESSEUR .....	51
L'HOMME D'AFFAIRES .....	59
LE PRÊTRE .....	67
LA MENDIANTE ET L'ENFANT .....	73

### III

LA MONTAGNE.....	79
LA BOTANISTE.....	85
LE GRAND ARBRE ET LA COCCINELLE.....	93
LE BUISSON.....	99
ÉLOÏSE.....	105

### IV

LE ROCHER.....	111
LE VENT.....	117
L'OISEAU GÉANT.....	123
LE SOLEIL.....	131
SANS EUX, <i>LE FOU</i> N'AURAIT PAS VU <i>LE JOUR</i> .....	143
CE QU'ILS ONT PENSÉ DU <i>FOU</i> .....	147



*Pour Manon, Benoit et Éric,  
ma sœur et mes frères bien-aimés.*



Si le fou est celui qui ne voit pas  
la réalité comme elle est vraiment,  
alors nous sommes tous des fous!





# PRÉFACE

Comme je serais curieuse de savoir comment ce livre vous a trouvé!

Parce que je sais déjà le bien qu'il vous fera, ce qu'il déposera en vous surtout. Et pour tout vous dire, j'ai aussi ma petite idée sur ce qui vous a mené jusqu'à lui...

Il existe un infiniment grand qui se fait si petit parfois qu'il est difficile à percevoir. Pour y accéder, il faut déverrouiller la porte de son cœur et ralentir la cadence pour entendre l'âme qui

chuchote. J'ai toujours cru que c'était aussi la mission première des belles histoires et des contes, de nous remémorer qui nous sommes vraiment et pourquoi nous vivons.

À l'ère de la rapidité et des technologies, il devient encore plus important de continuer de raconter des histoires. C'est un pas de côté dans notre monde effréné, une invitation à la lenteur et à l'émerveillement. Une douce et belle rébellion à notre époque !

Au fil des pages qui suivent, vous cueillerez les cadeaux inestimables que nous offre Lucie Mandeville, grande exploratrice de la psychologie humaine. L'histoire qu'elle nous raconte touche l'âme... nous donne espoir en l'avènement d'un monde nouveau, plus conscient, paisible et pleinement vivant.

C'est une histoire magique qui, j'en suis convaincue, agit sur nous probablement plus encore que ce que nous pouvons percevoir... Car il y a l'histoire qu'on lit et il y a celle qui se dépose en nous par petits morceaux de lumière qui viendront réparer nos blessures et amplifier notre rayonnement.

En compagnie du Fou, les plus beaux secrets de la vie vous seront révélés. Vous amorcerez un

voyage au cœur de ce que la vie a de plus précieux, une sublime aventure qui risque même de vous faire « voir l'invisible, croire en l'incroyable, obtenir l'impossible ».

« Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants, mais peu d'entre elles s'en souviennent », a écrit Antoine de Saint-Exupéry. À la lecture de ce livre, je parie que vous vous souviendrez... de ce qui compte vraiment et de l'importance non seulement de se le rappeler, mais de l'apprécier.

C'est la grâce que je vous souhaite !

CHRISTINE MICHAUD,  
animatrice, auteure et conférencière



*À bien y penser, le fou n'était pas très différent des autres. Il avait une tête sur les épaules, seulement un peu plus encombrée. Et il avait un cœur, comme tous les hommes. Il ignorait toutefois qu'il avait ce cœur jusqu'à ce qu'il rencontre Éloïse, puis qu'elle disparaisse par sa faute. Le fou voulut savoir comment retrouver celle qu'il avait perdue. C'est à ce moment que débuta son aventure, à la découverte du monde invisible...*



I





# LE FLEUVE

**L**e fou errait depuis un moment en s'arrêtant ici et là, conversant avec chaque élément de la nature comme s'il s'était agi d'un ami. Quand une roche lui demanda où il se rendait, il répondit :

– Je n'en ai aucune idée.

– Mais que cherches-tu ?

Il continua son chemin, sans confier son tourment... jusqu'à ce qu'il tombe sur une vaste étendue d'eau.

Le fou contempla le fleuve à ses pieds. Il ruisselait en dévalant de petites cascades en forme d'escaliers. Tantôt le courant filait, comme pressé de rejoindre l'océan, tantôt il léchait les roches, puis dégringolait en les éclaboussant joyeusement.

Après s'être accroupi au bord de l'affluent, le fou glissa la main dans la source et s'abreuva. Sa main joua mollement avec le courant, tentant de le retenir, mais l'eau fuyait entre ses doigts.

— Si je pouvais arrêter le temps, pensa-t-il tout haut.

— Tu as des regrets ? s'enquit le fleuve. Tu sais que d'autres sont venus avant toi se jeter dans mes bras !

Confus, le fou laissa errer son regard au loin, pendant que le fleuve faisait des flics-flocs enjoués.

— Sache que le temps ne se retournera pas pour te consoler.

— Hein ?

— Le temps, c'est la vie. S'il s'arrête, la vie s'arrête aussi.

Le fleuve fit encore deux ou trois vagues. Au sommet de l'écume, de petits geysers éclataient en feux d'artifice.

Au-dessus de cette eau vive, une chenille étourdie grimpait le long d'une tige, qui ploya sou-

dainement sous son poids. La petite bête culbuta, plongeant tête première dans les flots, nagea jusqu'au rivage et recommença son jeu.

Sur la grève, à son tour, un ver curieux sortit la tête du sol sablonneux pour voir quel temps il faisait. « Gloups ! » Une grenouille tira la langue et l'engouffra. Puis la gourmande fit un bond, se glissa sous l'ombre de feuilles mortes et ferma les paupières, le ventre plein.

Le fou s'assit sur un tronc d'arbre échoué sur la berge, auprès de l'affluent et des créatures qui lui tenaient compagnie. C'était bon d'être ici, et le fleuve connaissait des tas de choses...

— Tu crois que le temps s'écoule comme un cours d'eau, c'est une illusion ! Comme le tronc mort sur lequel tu es assis, tu vois le courant qui va en aval et tu te dis que cette eau est déjà passée, puis tu vois le courant qui vient en amont et te dis que cette eau passera. Me suis-tu ?

— Euh... répondit le fou, pas trop sûr de lui.

Le fleuve appela un gros nuage.

— Maintenant, ordonna-t-il au cumulonimbus, donne-nous un bon orage !

Le nuage se gonfla et prit une couleur menaçante. Imitant un poumon enrhumé, il éternua au

même instant que le tonnerre se fit entendre et la pluie se mit à tomber.

— Regarde ces gouttes venues du ciel, dit le fleuve. Elles suivent le courant. Il n'y a pas, pour elles, d'eau qui va ni d'eau qui vient.

— D'accord pour le tronc, les gouttes de pluie, le courant, répliqua le fou. Mais pour les hommes et... le temps?

— Les hommes sont comme ces gouttes d'eau, ils avancent avec le temps.

Le vent arracha le fou du sol. Ses bras invisibles le firent virevolter telle une feuille d'automne, l'emportèrent dans les airs. À cette hauteur, le fou apercevait la montagne, d'où les ruisseaux engendraient la longue rivière, et plus loin, là où elle se jetait dans l'océan.

— Vois-tu? demanda le fleuve.

— Moui! balbutia le fou, pris de vertige.

— Vraiment? Regarde bien! Le cours d'eau t'apparaît d'un bout à l'autre, en un seul coup d'œil. Pour le temps, c'est pareil.

— Impossible!

— C'est ce que tu penses!

Le vent se calma. L'étoile du jour brilla très fort, accordant à l'homme incrédule une vision transmutant l'aspect habituel des choses. Sa

lumière se déployait partout, pénétrant le fleuve, la montagne, l'océan. Tout était uni sous un voile étincelant.

Puis un rayon fabuleux aspira le fou plus haut encore. Celui-ci s'éloigna de la Terre, à une distance incommensurable où l'espace se fondait dans l'immensité. Il vit les astres gravitant autour du Soleil, dans un ballet clair-obscur. C'est ainsi qu'il aperçut, en observant les planètes naines... le jour et la nuit advenir au même moment!

— Quand tu perçois l'infiniment grand, une réalité inouïe t'apparaît!

\* \* \*

De là-haut, le fou avait entrevu la nature des choses. Le temps sans avant ni après. Mais tandis qu'il revenait sur la terre ferme, les traces de son expérience se dissipaient. Au bout d'un instant, son ascension vers le ciel se confondit avec les rêves qui meublaient son esprit. Du coup, il oublia ce qu'il savait.

— Pars, maintenant! dit enfin le fleuve.



# LE MOUSTIQUE ET LE CROQUE-MORT

**C** loué sur place, le fou sortit subitement de sa rêverie lorsqu'un intrus pénétra dans son champ de vision.

— Comment allez-vous, ce matin ? Êtes-vous de bonne humeur ?

Un moustique bavard entretenait la conversation, son dard pointu cherchant une veine bien dodue. Le fou chassa l'insecte de la main. « Outch ! » La tape atterrit sur sa joue. Il tenta de l'attraper au

vol, mais l'indésirable s'éclipsa. Pourtant, son bourdonnement était encore perceptible.

Suivant le son strident, le fou s'inclina. Piqué par la curiosité, il se mit à quatre pattes et resta ainsi à examiner autour de lui.

— Tout est grand, quand on est petit, n'est-ce pas? serina le moustique.

— Mmm mmm, répondit le fou, distrait.

— Savez-vous que pour une petite bête qui ne vit qu'un jour, un bout de terre, c'est l'infini? Une journée, c'est l'éternité! Dites, c'est comment quand on est très grand? Les choses nous paraissent-elles toutes minuscules?

— Aïe!

Le fou pesta contre le moustique qui retirait son dard, se sauvait en direction du fleuve, le torse bombé et sans scrupule. Il allait donner la vie à une centaine de rejetons en contrepartie d'une petite piqûre sur la peau d'un homme.

\* \* \*

Soudain, le fou tendit l'oreille. Une voix étouffée provenait du fond de l'eau. N'écoutant toujours pas le conseil du fleuve, il plongea pour y jeter un coup d'œil.



— Aide-moi... bloup, bloup... Je t'en supplie!

Sous la surface, le fou n'arrivait à distinguer que l'ombre de plantes aquatiques qui se laissaient bercer par le courant et de gros cailloux drapés dans une couverture de vase. Son regard scruta les profondeurs, puis s'immobilisa sur une silhouette qui l'implorait.

— Je suis englué dans la vase... bloup, bloup... Libère-moi!

Perplexe, le fou s'immergea plus creux encore afin d'y voir de plus près. L'homme qu'il aperçut avait la teinte grisâtre du croque-mort. Un grand veston flottait sur son corps squelettique. La cravate nouée autour de son cou tanguait telle une algue brune.

— Comment as-tu fait pour t'enliser ainsi? lui demanda le fou.

— Je n'ai rien fait... bloup, bloup... Si tu ne m'aides pas, je vais disparaître.

Le fou agrippa le torse du désespéré, tira de toutes ses forces, mais en vain. Il constata alors que l'homme à l'air lugubre était coincé dans une épaisse couche de limon qui recouvrait ses jambes. Il se tenait le dos ployé, les bras accrochés fermement à un coffre.



— Ne peux-tu pas simplement lâcher ce coffre encombrant? le pria le fou.

— C'est mon passé. J'y tiens... bloup, bloup...

Sur le ton d'un soliloque qu'il s'était répété mille fois, le funeste personnage relata qu'il venait d'une famille très fortunée. Cette notoriété lui avait permis de demander la main d'une fille de la haute bourgeoisie. Ils avaient ensuite eu deux enfants admis dans les meilleures écoles. Son aîné avait une collection de vieilles voitures, sa cadette, un immense placard pour ranger ses quatre-vingt-cinq paires de chaussures. Un triste jour, sa femme l'avait quitté avec la moitié de sa fortune. Pour survivre, il s'était attaché à sa vie d'antan et aux souvenirs qui étaient entassés dans ce gros coffre.

L'évocation de ses mémoires l'enfonçait, centimètre après centimètre. Pendant qu'il racontait son histoire, la vase avait rattrapé son menton, sa lèvre du bas. Elle masqua bientôt tout son visage, laissant paraître seulement le haut de son crâne chauve.

Le fou sortit la tête de l'eau et revint sur ses pas, traversant le fleuve à grandes enjambées. C'est là qu'il sentit sous ses pieds tous ces galets dans les ténèbres de l'affluent. Étaient-ce d'autres

âmes englouties avec leurs souvenirs? Cette pensée lui rappela la disparition d'Éloïse et son tourment. Il s'effondra à son tour de chagrin. Perdant pied, le malheureux se cogna contre l'une des roches.

Le fleuve, bienveillant, le souleva délicatement en agitant ses flots et le recracha sur le rivage. À l'instant où son corps toucha la grève, une nuée de monarques quittèrent les épines de pins qui bordaient l'affluent. Ils s'éloignèrent du rivage, firent volte-face, s'immobilisèrent au-dessus du rescapé. Le battement de leurs ailes forma un jeu de lumière et de couleurs qui le ramena lentement à la conscience.

— Le temps, c'est la vie. Lorsqu'il s'arrête, la vie s'arrête aussi, lui répéta alors le fleuve. Écoute-moi donc et pars!

# L'HERBE ET LE CHAMP

**L**e fou quitta enfin le fleuve et emprunta une piste inconnue, en cherchant un endroit propice pour faire une sieste. Il trouva un champ.

L'herbe le salua, avec ses tiges longues et fines qui frétilèrent aussi gaiement que des queues d'animaux en liesse.

— Je suis le fou, dit-il à l'herbe.

Il se pelotonna contre elle, en la remerciant pour le confort de sa couche.

— Il n'y a pas de quoi! répondit-elle, ravie. Le mois dernier, je me trouvais sèche et cassante. Or, il a beaucoup plu et je suis devenue radieuse. D'accord, je ne suis pas aussi belle qu'une marguerite, pas aussi nourrissante que le blé, mais si tu me voyais danser et chanter dans la brise du matin...

— ...

Le fou dormait déjà. L'herbe n'allait pas se froisser, en risquant d'abîmer la belle apparence qu'elle avait pris le temps de soigner. Elle le recouvrit délicatement de ses tiges souples et légères et le tint bien au chaud.

\* \* \*

Quand le fou se réveilla, il fut saisi par le bleu de la voûte céleste au-dessus du champ. Un cumulus en forme de chou-fleur se pointait à l'ouest. Puis un deuxième et un troisième filaient, dans un glissement parfait. Leur parade lui apparaissait comme à un enfant émerveillé.

— *Cumulus fractus, cumulus humilis, cumulus congestus*, récita-t-il.

Il connaissait par cœur le nom des nuages depuis sa première année à l'école. La maîtresse avait prié chacun de présenter un aspect de sa

personnalité que les autres ne connaissaient pas. Ses compagnons de classe débitaient de mignonnes phrases.

- J'aime les voitures de course.
- Je collectionne les timbres.
- J'habite sur une ferme.

Lui avait pris le dictionnaire de météorologie et trouvé les mots «*cumulus fractus, cumulus humilis, cumulus congestus*» pour exprimer l'aspect insaisissable de son être. Toutefois, sa présentation avait obtenu la mention «passable», sans compter les moqueries des enfants.

– Mon fils est un érudit, hasarda sa mère en se confiant à la maîtresse.

Celle-ci convenait que le garçon était brillant, mais qu'il avait la tête dans les nuages. Les enfants de la classe quant à eux l'appelaient... le fou.

\* \* \*

Voulant se dégager de la couette verte qui l'enveloppait, le fou éloigna méticuleusement une graminée, une autre... Chacune se soumettait docilement, se redressait, s'écartait avec une sensualité inattendue.

- Oôôouuiihhh!

L'herbe exprimait son délice à la manière d'une jeune fille chevrotant de plaisir. Le fou, gêné par l'effet qu'il avait sur elle, essayant d'éviter un malentendu, se souleva maladroitement, s'empêtra dans son malaise et trébucha.

— Aïe! Aïe! Aïe! Fais un peu attention! rouspéta une voix, tout autour de lui.

— C'est que... je n'ai pas voulu, dit-il en cherchant du regard la provenance de cette voix.

— Ici, nous sommes tous liés. Une tige est liée à une fleur, à une plante, à un arbre...

— Hein? Mais... cela ne se voit pas, renchérit le fou.

— C'est le monde invisible.

— Le monde invisible?

— Il est là, partout, mais tu ne le vois pas.

Assurément, le fou ne voyait rien!

— Il n'est pas simple pour toi de percevoir le monde invisible. Tu as... l'habitude.

Le champ raconta que par habitude, le fou posait son regard sur l'herbe et se disait «je connais cette herbe». Il devait la regarder comme si c'était la toute première fois.

Curieux, le fou se pencha sur le côté, se mit sur la pointe des pieds, s'agenouilla, mais ne vit rien d'autre que l'herbe qu'il connaissait. Alors, il



se souvint d'un jeu auquel il se prêtait, enfant. Il ferma les yeux et se mit à entendre le bruissement des graminées.

« L'herbe chante », se dit-il.

Puis le fou ouvrit les yeux, boucha ses oreilles.

« Cette fois, l'herbe danse. »

Les mains sur ses oreilles, il ferma à nouveau les yeux et sentit la brise sur sa peau. Il rouvrit les yeux et retira ses mains, en souriant furtivement.

— J'entends le chant de l'herbe, je vois sa danse, mais je ne vois, ni n'entends la brise qui la fait chanter, danser. Le monde invisible, c'est la brise qui souffle sur l'herbe !

— Dans le monde invisible, il y a plus encore. Il y a... ce qui fait que tout existe.

— Quoi ? dit le fou.

— Ne vois-tu pas que ton existence tient à la nature inséparable de toute chose ?

Le fou baissa la tête, dépassé par cette révélation qu'il ne comprenait pas.

L'herbe, les fleurs, les plantes l'observaient d'un air complice. Au même instant, au loin, on entendit vibrer une corde de guitare.

— Le guitariste est de retour, dirent en chœur tous les éléments du champ. Va le voir !



# LE GUITARISTE

**L**e fou s'approcha du guitariste. Il était sans âge, avec sa barbe et ses cheveux longs tenus par un bandeau, et des vêtements amples et colorés, à l'image des hippies d'autrefois.

Adossé au tronc d'un chêne, le bohème exécutait un drôle de jeu. Il pinçait une corde, la laissait vibrer, comme dans l'attente du prochain son.

Le fou se racla la gorge... puis toussa de nouveau.

— Que veux-tu ? lui balança le musicien.

— Le champ m'a dit que... le secret du monde invisible...

— Je suis occupé!

Le fou s'écarta, laissant le guitariste à son curieux rituel. Une marmotte passa près de lui, le considéra d'un air indulgent. Se dressant sur ses pattes, elle lui dit à l'oreille :

— Le bruit l'agace... Ça l'empêche d'entendre le silence.

Puisque le fou n'avait pas l'air de piger, l'animal fouisseur l'attira derrière un tas de branches.

— Le guitariste cherche son âme sœur.

— L'a-t-il perdue à cet endroit? l'interrogea-t-il.

— Non. Il ne l'a jamais rencontrée.

— Pourquoi vient-il ici, alors?

La marmotte devinait les pensées du fou. Elle savait qu'il ne se représentait pas la réalité comme les autres créatures de la nature. À ce moment, l'animal philosophe lui expliqua que ceux qui étaient destinés à se rencontrer, peu importe l'endroit où ils étaient, se retrouvaient tôt ou tard. Le fou écoutait attentivement en essayant d'ouvrir son esprit à cette logique inhabituelle.

— Quand le guitariste pince une corde, lui dit-elle, tu entends le son, puis il s'éteint. Tu n'entends pas le frisson qui voyage à travers l'es-



pace. Il délivre un message destiné à celle qui ressent les choses comme lui. Un jour, son âme sœur lui renverra son écho.

Il y eut un long moment de silence qui ne fut brisé ce coup-ci par aucune note provenant de l'instrument.

— C'est le signal, dit la marmotte. Viens !

Le fou la suivit. Toute une bande d'animaux qui habitaient dans le champ leur emboîta le pas et vint entourer l'interprète, qui se remit à jouer, enchaînant cette fois les accords.

« Mi majeur, si mineur, do majeur, la mineur... »

Comme la poudre d'étoiles jaillissant d'une baguette magique, transformant les crapauds en princes, les cendrillons en princesses, cette musique ensorcelait les animaux. Marmotte, lièvre, bécassine, mulot tombaient sous le charme des sons suaves. Le musicien aussi était bouleversé, car il jouait pour celle qu'il aimait déjà. Ébranlé, le fou contemplait le spectacle. La marmotte lui fit signe de fermer les yeux pour mieux ressentir la mélodie. Il obéit et fut alors transporté dans le souvenir d'un événement troublant qui avait eu lieu le jour d'avant.

\* \* \*

Le fou avait gravi le sommet d'une montagne en compagnie d'Éloïse. Tout en bas, un lac azur, sur lequel filaient des voiliers, s'étendait entre les collines peuplées de conifères et de feuillus. On apercevait, au loin, des sommets enneigés. Dans le ciel ouvert, un oiseau planait.

— Je veux voler, moi aussi! avait lancé Éloïse, candide, en s'avançant vers la falaise abrupte.

Le fou s'était précipité, l'empêchant de faire une chute fatale. Cette soudaine proximité l'avait rendu fiévreux. Il s'était mis à trembler, puis s'était dégagé prestement.

— Tu n'y penses pas! avait grondé le fou.

— L'oiseau ne se pose pas de question, avait lâché à son tour Éloïse en faisant la moue. Il vole sans penser.

Épouvanté, le fou l'avait alors bombardée de phrases apprises dans ses livres, comme on lance une pluie de projectiles vers un assaillant que l'on veut tenir à distance.

— Il est anatomiquement impossible de voler. L'humain n'a pas d'ailes ni de queue mobile lui permettant de changer de direction ou de freiner. Son squelette est trop grand, trop lourd...

\* \* \*

La mélodie s'était tue. Le fou était devant un champ désert. Les animaux s'étaient dispersés et le guitariste marchait désormais à la hâte, son instrument sous le bras. Le fou courut derrière lui et l'implora de s'arrêter.

— Que veux-tu encore ? maugréa-t-il.

— Le secret du monde invisible...

— Ne m'as-tu pas entendu ? dit-il en ralentissant son allure.

— Oui, mais...

— N'as-tu rien ressenti ? Moi, je te le dis, le monde invisible est aussi réel que le monde visible.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne le sais pas. Je le ressens. La musique m'a appris à ressentir les choses. N'as-tu pas quelqu'un qui te manque ? observa-t-il.

Voyant que le fou restait muet, le regard embrumé, le guitariste s'arrêta enfin.

— Tu l'as perdue, dit-il. Et tu aimerais la retrouver.

— C'est impossible, rétorqua le fou, penaud.

— Rien n'est impossible dans le monde invisible.



Le musicien reprit sa route, en clamant :

— Voir l'invisible, croire en l'incroyable, obtenir l'impossible !

Puis il soupira, revint sur ses pas, plongea la main dans sa poche, d'où il sortit une bille.

— Prends-la, dit-il au fou. Quand tu verras en elle autre chose qu'une bille, tu connaîtras le secret du monde invisible.



# LA BILLE

**L**e fou s'installa sous le chêne, fit tourner la bille entre ses doigts jusqu'à la tombée du jour, obsédé par les paroles du guitariste.

Le soleil avait quitté l'horizon, la nuit noire comme le café s'installait. C'était le couvre-feu chez la plupart des bêtes diurnes et le changement de quart de travail pour celles qui se mettaient à l'œuvre durant la nuit. Les cigales offraient une sérénade en échange d'un rapprochement. Le calme du soir succédait à l'agitation du jour.

Le fou brossa le ciel afin de repérer la direction qu'il prendrait, le lendemain.

*Sirius, Canopus, Arcturus*, voyait-il sur la tapisserie sidérale.

Il se rappelait les étoiles les plus brillantes qu'il avait découvertes dans un ouvrage d'astronomie. Cependant, si flamboyantes soient-elles, le fou n'en suivrait aucune. Il se dirigerait là où, à cette heure tardive, les lueurs de lampadaires faisaient disparaître tous les astres.

Il avait mis la bille à l'abri dans le creux de sa main après l'avoir étudiée longuement. Elle était petite, ronde, polie. Contrairement à celles que les enfants s'échangeaient naguère, la sienne n'avait pas de filaments jaunes, rouges, verts, bleus. Elle était d'un noir luisant.

— Comment peux-tu me révéler le secret du monde invisible ?

N'attendant pas de réponse, le fou rangea la bille dans une poche de son pantalon. Cette énigme donnait une orientation à son errance. Désormais, il voulait savoir !

\* \* \*

— Le savoir fait avancer les hommes, avait dit son père quand le fou était enfant. L'ignorance les fait s'asseoir sur leur derrière, manger des chips, dire des bêtises.

Ces mots, sur ce ton... le fou en avait fait un cauchemar. Il se voyait engoncé dans un cruel divan dont les bras le contraignaient à avaler des croustilles qui s'échappaient d'un ventilateur fixé au plafond. Hanté par ce rêve, qui revint souvent après, il était devenu capricieux. Mais puisqu'il fallait bien manger, il s'était mis à dévorer les livres.

Les chevaux se nourrissent de foin, les lapins de carottes... Le fou avait passé sa vie à se gaver d'ouvrages qu'il ingurgitait les uns derrière les autres. Souffrant de la boulimie du savoir, sa tête était devenue lourde de formules livresques et son intellect ne fréquentait guère le réel.

\* \* \*

La première fois qu'Éloïse lui avait adressé la parole, quelques jours auparavant, elle mangeait une friandise à la bibliothèque. Ayant surpris le regard du fou sur son geste, elle lui proposa :

— Tu en veux ?

— Quoi ? Non ! avait répondu le fou, troublé.

Un silence s'était installé entre eux. Puis Éloïse avait considéré les piles de livres sur la table. Son doigt effleurant un gros bouquin, elle en avait soulevé la couverture, feuilleté les pages, en dessinant des zigzags sur les milliers de lignes.

— Tu as lu ce livre ? avait-elle demandé.

— Bien sûr, affirma le fou.

— Lu toutes ces lignes ?

— Oui ! Plus d'une fois !

— Les lignes d'un livre sont comme les lignes de la main qui racontent des histoires.

Elle avait renversé ses paumes pour les lui montrer de près. Encore un peu plus près. Ses mains dégageaient l'arôme délicieux du jardin potager, de la terre creusée, des feuilles collectionnées, des coquillages pêchés...

— Chaque ligne de mes mains est une réponse à une question que je me suis posée. Toi, lorsque tu te poses une question, tu cherches la réponse dans tes livres.

Il n'avait aucun souvenir de ce qui était survenu immédiatement après cette conversation. Sans doute avait-il vécu une de ses absences. Dans ces moments, son esprit s'embrouillait ; il perdait contact avec le monde tangible.



Juste avant de s'endormir, sous le chêne, le fou s'interrogeait.

« Tout mon savoir est-il utile ? »

Se remémorant les mains d'Éloïse, il considéra les siennes, propres et inodores. Elles s'agitèrent sous son regard.

— Nous n'avons servi qu'à tourner les pages de tes livres !

— Je sais...

— Tu *sais* beaucoup de choses, le coupèrent-elles. Mais les connais-tu vraiment ?

— Je ne connais rien, concéda le fou.

— Si tu connaissais les choses, aurais-tu besoin de les comprendre autant, le savant ?

— Je ne sais pas... ça.

— Sers-toi de nous, si tu veux nous apprendre des choses, s'attendrirent-elles un peu.

— Je ne vous ai rien appris, dit le fou, navré. Qu'allez-vous faire maintenant ?

Après un instant d'hésitation, ses mains se posèrent avec douceur sur son cœur. C'est ainsi que le fou s'assoupit paisiblement tandis que leur message sombrait au fond de sa conscience.





II



# LE PROFESSEUR

**L**e fou se mit en marche à l'aube dans le but de découvrir l'énigme du guitariste. S'il avait laissé la bille lui répondre, elle lui aurait révélé son secret et il n'aurait pas entrepris ce détour en ville. Seulement, un détour peut être instructif.

La cité offrait son tableau routinier. Des citadins couraient sur les trottoirs. Des voitures klaxonnaient, des autobus filaient dans les rues. Au-dessus des têtes, des chicots courageux déchi-

raient la nappe de brouillard, cherchant la lueur du soleil. Des pigeons se disputaient pour des frites.

Entre autres lieux connus, la ville abritait une énorme industrie qu'on nomme l'université, fabriquant des choses abstraites. De mémoire, le fou s'y rendit. Circulant entre les pavillons, il s'inclina devant les gagnants de prix Nobel qui avaient donné leurs noms aux bâtiments : Albert Einstein, Marie Curie... Il parvint au pavillon Daniel-Kahneman et fit une courbette devant le génie du psychologue-économiste.

— N'usez pas d'un langage compliqué là où des mots simples font l'affaire, se dit-il, arborant un étrange rictus.

À l'entrée du pavillon, le fou s'enquit des indications pour atteindre le bureau du professeur. En passant par l'aile principale, au bout, en tournant à gauche, en descendant les marches puis en longeant un corridor, il le trouverait.

Sa porte était entrouverte. Était-il assis sur sa chaise, penché sur son pupitre à rédiger ses notes ? À l'intérieur, une épaisse émanation empêchait de distinguer quoi que ce soit.

— Professeur ? Où êtes-vous ? Je ne vous vois pas.

— Attendez un instant... J'ai trop d'idées qui me sortent de la tête.

L'excentrique personnage ouvrit une fenêtre. « Ouf! » Une bouffée d'air balaya la fumée. Peau fripée, traits tirés, cheveux en bataille, le professeur surgit en donnant l'impression qu'il était passé dans une machine à essorer, mais c'était plutôt en raison de la maladie dont il souffrait, lui aussi... l'appétit dévorant du savoir.

Le professeur invita le fou à entrer et à s'asseoir. Mais où ? Il déplaça les manuscrits et les imprimés avachis sur une chaise, qui allèrent rejoindre les boîtes déjà pleines jonchant le sol. Il chassa ensuite l'émanation avec un geste entêté.

— Cette fumée est aveuglante, lui dit le fou.

— Pardi! Mon cerveau en produit une grande quantité!

À ces mots, le crâne du professeur diffusa un halo.

— Trop d'idées... parfois... bégaya-t-il. Une chose simple... peut devenir compliquée!

Le fou fronça les sourcils.

Sur le pupitre trônait une boîte de mouchoirs recouverte de poussière. Le professeur l'essuya grossièrement avec la manche de son veston et la disposa bien en vue.



— Regardez cette boîte. Pensez à toutes sortes de choses à son sujet!

Le fou se concentra sur sa forme en quadrilatère, son volume, l'épaisseur du carton, ses couleurs orchidée, pistache, poil de chameau. Un épais nuage s'échappa de sa propre tête.

— Un peu d'idées, c'est bien, non? fit remarquer le fou.

— Mais trop d'idées, c'est un problème, renchérit le maître. Et les idées sont comme cette poussière, partout dans la pièce. Elles empêchent de percevoir la vraie nature des choses. Alors la réalité n'apparaît plus telle qu'elle est.

— Peut-on guérir d'avoir trop d'idées? demanda le fou, préoccupé.

— Certes. Soufflez sur la poussière et vous verrez la lumière!

Le professeur l'entraîna vers la fenêtre, essuya la saleté sur sa surface. La clarté du jour pénétra dans la pièce.

— Voilà! La réalité n'est-elle pas lumineuse?

Magnétisés par l'éclat de la lumière, les deux hommes eurent pendant un moment l'esprit libre de toute pensée. Mais le fou se souvint qu'il était venu pour résoudre une énigme. Il sortit la bille et la tendit à l'homme de science à ses côtés.

— Voyez-vous autre chose qu'une bille ? lui demanda-t-il.

Revenant à lui-même, celui-ci prit la bille, la mit sous une lampe et en examina les facettes, se grattant machinalement la tête.

— Bien sûr. Je peux voir ce que je veux et j'y vois un œil-de-tigre, un caillou noir, un morceau de météorite...

— Ne voyez-vous pas le monde invisible ? soupira le fou.

— Ça, non. Le monde invisible, vous venez de le dire, n'est pas visible. Je peux me représenter beaucoup de choses dans cette bille, ajouta-t-il, mais je ne peux y projeter que ce que je connais.

Le professeur se dirigea vers une étagère, brassa de la paperasse, fit apparaître un aquarium enterré sous le fatras.

— Prenez les poissons dans ce bocal, ils connaissent l'eau dans laquelle ils baignent, mais ignorent tout de ce qui est à l'extérieur. À l'exemple de ces poissons, nos idées tournent et retournent sur elles-mêmes, prisonnières de ce que nous connaissons.

— Donc, c'est peine perdue que d'essayer de percer le secret du monde invisible, répliqua le fou, dépité.



— Il y a tout de même un truc que les poissons peuvent faire pour connaître le monde extérieur, s'enthousiasma le professeur... sortir de l'eau!

— Mais en dehors de l'eau, ils meurent!

— Voilà. C'est pour cette raison qu'ils préférèrent pour la plupart rester dans l'eau.

Le fou souffla sur la fumée qui émanait de la tête du prof. Malgré son cerveau plein à craquer, celui-ci ignorait comment résoudre l'énigme de la bille. Mais alors son visage s'éclaira.

— J'ai un ami qui dispose d'une chose que je ne possède pas, s'écria-t-il. Il a peut-être une solution pour vous.

Il sortit de son veston un calepin de notes, y écrivit l'adresse de son ami :

*1 rue de la Tour  
Appartement 1000  
Arrondissement de la Fortune*



# L'HOMME D'AFFAIRES

L'arrondissement de la Fortune était un quartier cossu qui faisait rêver quiconque aspirait à la vie des gens riches et célèbres. Gratte-ciel vertigineux, avenues plantureuses, parcs spacieux, gens bedonnants... à cet endroit, la richesse était une question de volume !

Le fou arriva au bas d'une bâtisse d'une grandeur excessive, tout en verre, faisant penser à un stalagmite. Le glaçon démesuré choquait le bon sens autant qu'il avait pu exalter son créateur audacieux.

Le fou se pinça le nez en y entrant. Un petit éternuement et... cette tour s'effondrerait en mille morceaux ! Il emprunta l'ascenseur qui offrait une vue époustouflante, accéda ainsi au dernier étage de l'immeuble et se présenta à la porte.

— Monsieur, quelqu'un pour vous ! hurla une femme de ménage.

— Faites-le venir !

La bonne traversa un dédale de pièces archi-encombrées, frottant avec son plumeau les tables, chaises, lampes toutes neuves, tapis enroulés, boîtes de vaisselle et d'ustensiles sur le point de s'écrouler. Derrière elle, le fou la suivait à la course, cherchant à éviter la catastrophe.

Dans la pièce du fond, l'homme d'affaires, un téléphone portable à l'oreille, gesticulait. Calé dans le bric-à-brac de canapés, bureaux, étagères, tableaux, livres et objets décoratifs, il surveillait d'un œil inquiet les objets amoncelés autour de lui.

— Cette affaire peut rapporter gros. Je te rappelle tout à l'heure, mon vieux. Là, je suis coincé.

Il se contorsionna entre les monticules pour venir à la rencontre du fou. Son visage sans rides laissait supposer qu'il avait été épargné par les affres de la vie, mais c'était plutôt le résultat

miraculeux de l'embonpoint dont souffraient les gens du quartier. Avec son menton dégoulinant de sueur, le bien en chair désigna le papier que tenait son invité.

— As-tu un contrat à me faire signer ?

— C'est votre adresse, dit le fou en le lui tendant.

Celui-ci y jeta un coup d'œil, reconnut la main de son ami et son regard s'adoucit.

— Il me manque, dit-il en se raclant la gorge. J'ai trop d'affaires à mener. Mais regarde la vue à couper le souffle !

— C'est beau, j'imagine...

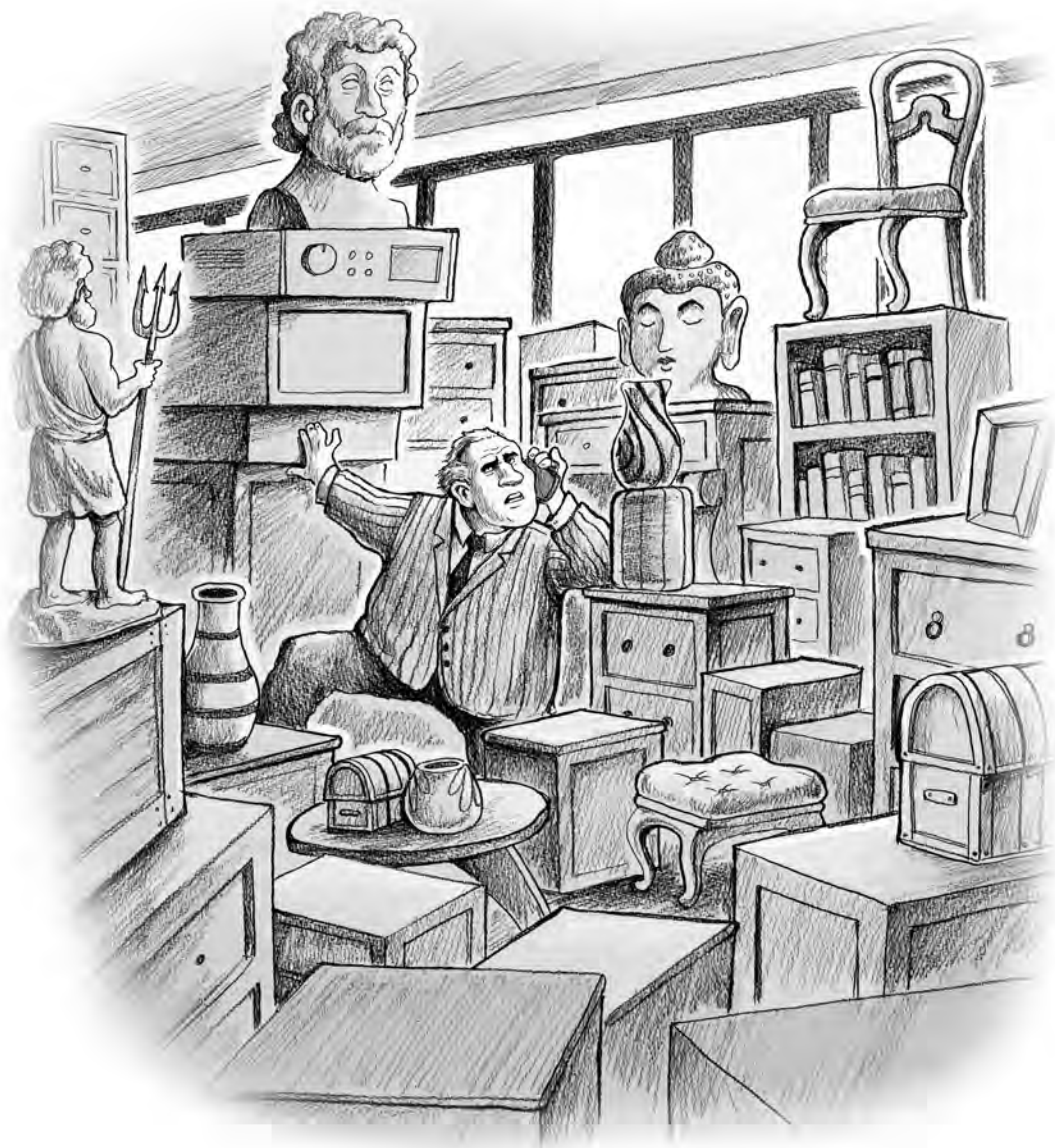
Détournant ses yeux des fenêtres obstruées par les piles d'objets, le fou tendit sa bille au *businessman*. Celui-ci la pesa comme si c'était un lingot d'or, la scruta pour en estimer son prix, puis la remit à son propriétaire.

— Ta bille n'a aucune valeur.

— Mais... cette bille contient le secret du monde invisible.

— Cela ne m'intéresse pas. J'ai déjà assez du monde visible !

Il roulait sur l'or, menait un train de vie d'enfer. Il n'avait pas de temps pour les petites choses. Aussi, il tira le fou à travers les pièces remplies à



ras bord, ouvrit une porte. Du plancher au plafond, cette chambre contenait des billets de banque empilés les uns sur les autres. L'argent roupillait.

— Qu'as-tu fait pour nous ces derniers temps ? demandèrent les billets, s'étirant nonchalamment.

Il parla vite des transactions conclues au cours de la semaine, mais le magot, ne se montrant guère impressionné, lui fit promettre d'en faire plus.

— D'ici ce soir, je tenterai d'obtenir trois nouveaux contrats.

— Il en faut plus !

L'homme d'affaires reprit à grand-peine le passage qui menait à la sortie. Or, avant de fermer la porte, il mit la main sur un paquet de petites coupures. « Pfff ! » Le paquet s'envola en fumée.

Pris de convulsions, l'homme tomba pesamment au sol, entraînant avec lui de grosses pièces de mobilier. Le fou traîna son lourd corps jusqu'à lui, puis ses mains, qui ignoraient jusqu'à récemment à quoi elles pouvaient servir, l'étreignirent doucement.

Paniquée, la bonne appela du secours, tandis que le malportant recouvrait peu à peu ses esprits.

Se remémorant la raison pour laquelle le fou était venu le voir, il s'excusa de ne pouvoir l'aider. Dans un mince filet de voix, il lui dit :

— Je vais ranger ce désordre... la vue est splendide d'ici... mon copain viendra...

\* \* \*

Après que l'ambulance eut escorté l'homme d'affaires, le fou déambula dans la ville. Son regard tourné vers les gratte-ciel, il eut une pensée pour les indigents dont le logement de fortune n'était souvent pas plus grand qu'une boîte de carton.

« C'est un grand désagrément de vivre à un niveau si bas, songea-t-il, mais peut-être pas autant que de tomber de très haut. »

Cette idée raviva un souvenir récent.

\* \* \*

— Désolé, Monsieur !

Il avait buté contre un homme gisant sur le trottoir, au pied d'un édifice. Des étages plus haut, une femme à la fenêtre criait de détresse. Habits déchirés, pieds déchaussés, bouche en sang, il



tenait au creux de sa main, ornée de lourdes bagues, une dent en or.

— J'ai tout perdu, se plaignait-il.

Décontenancé, le fou avait empoigné un livre qu'il tenait sous le bras, récité quelques formules et s'était éloigné en silence. Mais l'infortuné avait recommencé ses jérémiades. C'est à ce moment-là qu'Éloïse était réapparue, s'était penchée sur l'homme anéanti, avait murmuré ceci :

— Perdre une chose est malheureux !

Le pauvre avait alors sangloté de plus belle, tandis qu'elle lui essuyait la bouche et lui remettait ses chaussures. Puis elle avait jeté un regard au fou, avec des yeux aussi brillants que les étoiles.

— Je suis ravie de vous revoir !

Le fou avait saisi son livre, récité de nouveau quelques lignes sans rapport. Les yeux levés au ciel, Éloïse s'était remise à consoler l'homme mélancolique.

— Moi, je n'ai rien, lui avait-elle confié tout bas. Et lorsqu'on n'a rien, eh bien, on n'a rien à perdre.

Elle lui avait donné un petit coup de main pour se relever et rentrer chez lui. Agrippant ensuite le bras du fou, elle l'avait entraîné avec elle en lui disant :

— Tu n'en as pas assez de toutes ces histoires dans tes livres ? Allons à la montagne !



# LE PRÊTRE

**D**ing, dong. Ding dong. Ding dong.  
Des cloches sonnaient un peu plus loin. Le fou y vit un signe. Il laissa s'évanouir le souvenir d'Éloïse, localisa le campanile, parcourut les rues jusqu'à une petite église qui se trouvait à l'extérieur de la cité des nantis.

La chapelle avait l'allure d'un châtelet dépareillé. Dentelle de marbre et vitraux multicolores voisinaient une porte vitrée qui donnait un coup de jeunesse à cette construction érigée, on aurait

dit, à l'âge de pierre. De l'arête du toit, un fin pignon s'élevait, cherchant à toucher le ciel. Sur le perron, seule une clocharde tendait la main.

— Quelques pièces, s'il vous plaît.

— Madame! s'exclama le fou. Vous grelottez...

Le fou prit sa main tendue, la souleva avec peine. Il boutonna sa veste en piteux état, balaya la saleté sur sa robe, replaça sa tignasse. Ayant redonné un peu de dignité à la vagabonde, il l'entraîna à l'intérieur.

— Venez! Nous allons nous réchauffer.

Le fou et la mendiante prirent place à côté d'une dame âgée.

— Vous arrivez au bon moment, murmura-t-elle. C'est l'heure du chant.

Aux premiers tambours feutrés sur la corde du piano, le fou reconnut l'*Ave Maria*. Le roulis de notes formait des vagues. La voix des jeunes choristes était l'embrun. Un soliste brisait le mouvement, tel un ressac sur la plage. Le chœur donnait à chacun l'envie de dire: « Comme c'est beau! » Le fou était lui aussi chaviré par le chant qui se répandait en lui à un endroit inconnu jusque-là.

Une fois le chœur tu, un très vieux prêtre se leva de son fauteuil et se rendit à pas comptés sur

une petite estrade. Sa charpente érodée traînait une lourde soutane, mais la peau laiteuse qui la couvrait trahissait l'innocence de l'homme. Avec la misère de son âge, il ouvrit ses bras osseux, tourna ses paumes vers le haut et, imité par les fidèles, il clôtura l'office religieux.

Le fou se dirigea vers la sacristie, y trouva le vieillard qui rangeait la chasuble.

— Pardon, monsieur le curé!

Le prêtre tressauta, scrutant un lustre suspendu au-dessus de sa tête. Mais la voix ne venait pas d'en haut. Il se tourna vers le fou, sourit, fit un signe de croix, puis tira une chaise pour reposer son corps vanné. Le fou sortit la bille de sa poche.

— Que voyez-vous? demanda-t-il au prêtre.

— Une bille.

— Que voyez-vous d'autre?

— Rien... Je n'ai pas besoin de voir pour croire.

Son doigt tremblotant pointa vers une image vétuste de la Vierge Marie épinglée au mur.

— À cause de cette femme qui n'est plus sur Terre, que je n'ai jamais vue, je crois en l'invisible.

Le prêtre sonda encore une fois le plafonnier, comme si quelqu'un lui soufflait les mots.

— Selon toi, jeune homme, la conscience existe-t-elle?



— Oui! répondit le fou sans la moindre hésitation.

— Comment en es-tu si sûr? Tu ne la vois pas...  
As-tu la foi, mon fils? demanda l'homme chaste.

— Je ne le sais pas.

— La foi est la pensée du cœur, une pensée limpide qui n'est pas prisonnière de l'esprit.

— Qui ne fait pas de fumée?

— Aucune, sourit le curé. Mais contrairement à ce que l'on pense, la foi ne fait pas de miracles...  
Pries-tu, mon fils? La prière calme l'esprit.

Le vieillard se redressa avec difficulté et alla vers une armoire prendre un grand pot de verre qu'il montra au fou.

— Chaque semaine, des paroissiens déposent une prière dans ce pot en espérant qu'elle soit exaucée. Ils prient pour que les choses changent, mais cela n'est pas suffisant... Regarde tes mains, dit le prêtre. Qu'ont-elles fait jusqu'à maintenant?

— Peu de choses, confessa le fou.

— Ce que tu cherches ne se trouve pas dans mon église, mon fils. Ta bille t'a mené jusqu'à moi afin que je te révèle ces paroles. Maintenant, abandonne-la et va rejoindre celle qui t'attend.

«Éloïse m'attend!» pensa le fou en sortant à la course.





# LA MENDIANTE ET L'ENFANT

**L**e fou rejoignit la pauvre femme sur le perron de l'église. Elle était restée seule après que des paroissiens charitables eurent vidé leur monnaie, puis se furent dispersés avec diligence. La misérable comptait les pièces, les rangeait dans la poche de sa veste usée, les ressortait pour les compter de nouveau. Ce n'était apparemment d'aucun secours pour elle dans sa situation et, quoi qu'il en soit, c'était sans doute une mauvaise habitude pour les gens qui en avaient beaucoup.

L'air dépité, la mendiante se pelotonna dans sa couverture, désormais son petit coin de paradis, et s'assoupit. Le fou la prit par les épaules. Embarrassée, la femme noya son malaise en déversant quelques paroles sans queue ni tête.

Il la serra un peu plus fort. La mendiante se tut, mais sortit sa main quêteuse. Se remémorant ce que le prêtre lui avait dit, le fou chercha la bille dans sa poche. À l'instant où il s'apprêtait à la lui concéder, de petits pas résonnèrent. Le soliste se dirigeait vers le portail de l'église. Or, à la vue de la bille, son visage s'illumina. Il pressa ses mains contre son cœur et se rapprocha.

- Ohhhh! s'exclama-t-il.
- Que vois-tu? s'enquit le fou, ahuri.
- Un rayon de lumière!

Le petit colla sa joue contre celle du fou, resta un moment dans l'émerveillement jusqu'à ce qu'une religieuse l'appelle pour la leçon de chant. Il partit aussi soudainement qu'il avait surgi, laissant le fou subjugué. L'énigme était enfin résolue!

Cet enfant avait percé le mystère de la bille mieux que l'homme qui détenait la science, que celui qui possédait la fortune ou la foi. Les yeux inondés, le fou voyait à son tour la bille ruisseler de lumière.

Il se tourna à ce moment-là vers la mendiante, enfoncée dans la pièce de tissu qui lui servait de logis, repliée sur elle-même, engourdie par le manque. Dans le creux de sa paume, le fou déposa la bille, mais celle-ci la refusa orgueilleusement.

— Des pièces, quémanda-t-elle.

Le fou s'excusa, en se disant intérieurement que le monde invisible avait sans doute peu d'importance pour une sans-logis, à côté des choses tangibles. Pourtant... Il laissa l'objet sur la couverture de l'indigente, lui adressa un regard doux qu'il ne se connaissait pas, puis se surprit à lui dire :

— Quand tu verras en cette bille autre chose qu'un objet sans valeur, tu connaîtras le secret de la vraie richesse.



III



# LA MONTAGNE

**L**e fou quitta la ville, traversa prairies et forêts, puis s'assoupit au pied du massif endormi. Lové dans la douce végétation, bercé par le cri-cri de sauterelles et de grillons, il fit un drôle de rêve. Éloïse et le jeune soliste lui tendaient leurs mains. «Viens avec nous!» Le fou se laissait entraîner, en se sentant joyeux, apeuré et désarmé à la fois. Au loin, il entendait la montagne lui annoncer de sa voix rauque : «Je vais t'enseigner la plus grande leçon de toute ton existence.»

À l'aurore, les yeux entrouverts, il aperçut le sommet du massif, qui contrastait avec le ciel rose orangé. S'imposant sur le paysage comme une reine sur son royaume, la montagne se tenait solide, malgré son âge avancé. Ses formes larges, ondulantes, lui donnaient le charme intemporel d'une dame mûre.

— Tu reviens enfin, l'interpella-t-elle sans broncher.

— J'aimerais retrouver celle que j'ai perdue, dit-il en passant la main sur son front, mais je ne sais pas si j'y arriverai. Croyez-vous qu'elle y sera ?

— Voyons ! Bien sûr qu'elle y sera !

Des millions d'années d'expérience donnent une vision claire des choses. Et pour le reste, ce n'est pas qu'elle prenait la vie à la légère, mais elle savait que le soleil viendrait après la pluie, le printemps après l'hiver. Munie de cette confiance inébranlable, elle ne faisait pas d'un petit rien toute une montagne !

— Fais un premier pas, lui conseilla-t-elle.

— Un premier... pas...

Dérouté, le fou se rendit à un endroit qui marquait le début des sentiers. Mais il tergiversait. Alors il se souvint des paroles d'Éloïse.



\* \* \*

— Comment savoir quel est le bon chemin ? De la même manière qu'on découvre si une nourriture est bonne... en y goûtant.

Sa nouvelle amie se baladait en cueillant des brindilles et des fleurs pour en faire de jolis bouquets, pendant que lui était figé à une croisée des chemins. Dans l'indécision qui le dominait, il avait fait un pas sur un sentier qui le menait à une forêt.

— De ce côté, nous sentirons l'odeur fraîche de la résine d'épinette, avait suggéré Éloïse qui lui emboîtait le pas, nous cueillerons des champignons...

Le fou avait ensuite bifurqué vers un autre sentier qui traversait une clairière.

— De ce côté, avait-elle repris, nous admirerons les marguerites au cœur jaune et aux pétales blancs, et les abeilles qui butinent du bon miel...

\* \* \*

Le souvenir furtif s'estompa. Le fou se dit que le meilleur chemin était sans doute le plus

fréquenté, là où l'herbe avait été piétinée par nombre de marcheurs invétérés. Il l'emprunta avec velléité, mais la montagne imperturbable l'arrêta, en remuant ses flancs.

— Ce chemin n'est pas le tien !

— Je croyais que... fit le fou, vacillant.

— Aucun chemin ne te fera retrouver celle que tu as perdue.

— Quoi? Mais...

— Les hommes suivent des chemins tracés d'avance, crois-tu qu'ils y trouvent ce qu'ils cherchent?

— Peut-être... Mais sans repère, comment savoir où aller?

— Imite les racines, se moqua-t-elle sagement. Elles avancent dans l'obscurité, millimètre après millimètre, en serpentant entre les roches et les bouts de bois. C'est ainsi qu'elles font leur chemin.

Le fou recula, plissa le front, ferma les yeux pour imaginer les racines s'étirant dans la terre imprédictible. Le noir de sa conscience lui fit perdre l'équilibre. Instantanément, un bruit sourd retentit, frémissement de feuilles, tremblement sous le sol. Des milliers de racines surgirent des profondeurs, de toutes parts. D'un geste distin-

gué, elles remirent le fou d'aplomb, puis se retirèrent avec célérité.

— Crois-moi, dit la montagne, le secret des racines, c'est de passer là où aucune autre n'est jamais passée.

— Et si je me perds ?

— Tu te retrouveras bien.

— Par où commencer ? objecta-t-il encore.

« Eh bien, se dit la montagne, les hommes réfléchissent beaucoup ! »

— Pourquoi pas exactement là où tu es ? conclut-elle.

— Exactement là ? reprit le fou, qui leva son pied mais hésita de nouveau.

Exaspérée par autant de doutes, la montagne renonça à son enseignement. Elle montra plutôt au fou ce dont la nature était capable. Elle commanda au zéphyr de souffler sur l'herbe. Celle-ci s'inclina comme mille demoiselles qui font la révérence, à l'endroit où se tenait le fou, tandis que tout autour de lui la brume matinale se dissipait, la lumière irradiait et la flore s'éveillait.

La valse gracieuse de la nature libéra un parfum floral qui emplit ses poumons, le transportant littéralement. Sans plus poser de questions, il

fit un premier pas, d'abord timidement, puis un second plus assuré, se laissant guider par la montagne qui orchestrait parfaitement les éléments. À l'unisson, les branches se balançaient, craquaient, ployaient, comme pour dire : « C'est par ici, c'est par là. » Les rochers se dressaient devant les endroits périlleux, les cailloux semblaient avoir été semés pour lui montrer le chemin.

Le fou cessa de s'inquiéter. Il se contenta de placer un pied devant l'autre. Après un moment, sa respiration devint toutefois plus courte, son cœur battit plus fort.

— Pourquoi est-ce difficile ?

— Qui t'a dit que ton chemin serait facile ? Tu veux toujours retrouver celle que tu as perdue ? Alors, franchis cet obstacle !

Et la montagne s'esclaffa.

# LA BOTANISTE

— Pimbêche! Chichiteuse! riposta une voix haut perchée.

Une vieille botaniste était assise sur une minuscule saillie, au milieu d'une paroi qui faisait bien 90 degrés d'inclinaison. Toute chétive, la vieille femme restait plantée là, semblable à une perce-pierre avec ses longs cheveux vert-de-gris qui fouettaient l'air. Dans sa main maigrelette, elle tenait un énorme registre de plantes. De l'autre, elle brandissait son doigt en direction du sommet.

La botaniste ne se gênait pas pour dire ce qu'elle pensait à Sa Gracieuse Majesté ! De son côté, la montagne, qui se sentait souvent seule en raison de sa grandeur, appréciait ses propos francs qui la faisaient rigoler, et en rajoutait à son tour.

— Vieille emmerdeuse !

— Espèce de grosse matrone ! rétorqua la botaniste.

L'étrange querelle continua de plus belle. Inattentif, le fou fit un pas maladroit et glissa sur le sol argileux qui se trouvait au bord de la paroi. Il dégringola plus bas, tenta de se relever, mais ses pieds dérapaient. S'il s'y prenait rapidement, c'était pire.

— Fais confiance, lui dit la botaniste.

— Occupe-toi de tes affaires, laideronne ! s'interposa la montagne.

— Baquaise, tu m'énerves !

Le fou respira, fit un pas plus lent et plus confiant. Le sol gorgé d'eau se draina sur-le-champ, devenant miraculeusement aussi craquelé que de la poterie. S'approchant du mur à pic, avec ses crevasses filiformes et ses appuis fuyants, il se préparait à l'escalader. S'agrippant à une prise, il tira de toutes ses forces, mais le poids de son corps lui sembla trop lourd. Le malhabile tomba sur le dos, grimaçant de douleur.



— La montagne t'a guidé jusqu'ici, à toi de jouer! insista la botaniste.

Elle fit débouler des éclats de pierre qui tombèrent sur le crâne du fou.

— Aïe!

— Rappelle-toi ce que t'ont enseigné tes mains. C'est en faisant les choses qu'on apprend...

— Mais, comment? s'entêta le fou.

— Comment? Comment? railla la petite vieille. Les végétaux qui poussent sur la montagne, crois-tu qu'ils passent leur temps à se demander comment faire ceci ou cela?

— Je l'ignore, bredouilla-t-il. Je ne suis pas...

— Voilà le problème, tu n'es qu'un homme qui pense. Les autres créatures de la nature ne s'embrouillent pas l'esprit. Tu serais surpris des exploits qu'elles accomplissent, sans tergiverser pour savoir comment faire les choses, si elles sont possibles, ou impossibles. Elles les font, un point, c'est tout!

La botaniste n'entendait pas s'arrêter là.

— Prends cette falaise que tu as sous les yeux, indiqua-t-elle en montrant l'enceinte rocheuse. Elle est digne d'un chef-d'œuvre! Elle a été sculptée sans aucun plan, ni mesure du temps, ni calcul des coûts, ni achat de matériel. Le vent a soufflé pour éroder la pierre, l'eau a coulé pour creuser



des rides, le froid a transpercé le roc qui s'est contracté, fissuré et a éclaté.

«Il vaut mieux me taire», se dit le fou.

Résigné, il s'éleva sur la paroi escarpée avec l'envie pressante, irraisonnée, d'imiter la nature. C'est ainsi qu'il trouva les crevasses, les appuis et le courage de grimper un peu plus. Or, la montée était exigeante. Son odeur salée attira un escadron de moustiques qui le prirent d'assaut. Le fou secoua la tête pour les chasser, mais le geste brusque faillit le faire tomber.

— Sales moustiques!

— Les moustiques ne sont pas ce que tu penses, s'interposa la botaniste.

Le fou tenta de s'accrocher à une pointe, mais il glissa sur la pierre dure et tranchante qui lui entailla la peau.

— Maudite roche!

— La roche n'est pas ce que tu penses, dit encore la toute frêle.

Mais le fou rageait *in petto*.

— La roche et les moustiques font partie de ton chemin. Renonce à ta colère, lui conseilla-t-elle, et les choses se transformeront!

Suspendu au vide, à un doigt de la dégringolade, le fou délaissa sa colère. Aussitôt, il retrouva sa

vigueur et une agilité nouvelle. De son côté, la roche se fit plus compatissante. Elle facilita son passage en lui offrant des prises assez larges pour qu'il s'y cramponne. Les moustiques, quant à eux, voletaient en faisant «biiiiizzz», sans se poser.

Cœur au ralenti, souffle léger, corps revigoré, le fou eut envie d'aller plus haut. Il atteignit la saillie sur laquelle se tenait la botaniste. À cet endroit, un vent fort le défiait, en l'aspirant vers le bas.

«Wouuuuh!»

— C'est le vent contraire. Si je te dis comment j'ai tenu le coup sur cette falaise depuis tant d'années, tu le feras illico presto ? s'enquit la botaniste.

— Oui.

— Tu le jures ?

— Oui, brailla le fou, au bord du gouffre.

— J'étais lasse de détester le vent qui me bousculait, alors... je l'ai aimé.

Le fou ne pouvait pas tenir plus longtemps. Il cessa de lutter contre le vent. Plutôt, il s'abandonna à sa puissance. Celui-ci soufflait sur sa peau avec une fougue inlassable. Le tambour qu'il produisait dans ses oreilles résonnait avec une telle persistance qu'on aurait dit une fanfare de mille musiciens, dont la mélodie changeait sans

arrêt. Étrangement, le fou ressentit de l'amitié pour le vent.

Sans s'en rendre compte, avec une légèreté inattendue, le fou se hissa un peu plus haut, un peu plus loin. Il arriva enfin sur le cap et se mit debout. Éprouvant une joie grisante qu'il voulait extérioriser, le valeureux se retourna. C'est alors qu'il ne vit à ses pieds qu'un modeste dénivelé de quelques mètres, au milieu duquel une plante maigre et bicornue lui faisait un clin d'œil!



# LE GRAND ARBRE ET LA COCCINELLE

**L**e fou s'approchait du sommet de la montagne. À cette hauteur, la toundra dominait le territoire, à l'exception d'un grand arbre qui régnait sur une communauté d'arbrisseaux, de petites plantes et de minuscules fleurs poussant sous un soleil de plomb parmi le chiendent.

Le grand arbre étira une longue branche providentielle au-dessus de la tête du fou.

- Merci! dit celui-ci, en écarquillant les yeux.
- Je t'en prie.

— Que tu es grand, courtois, dévoué!

L'arbre resta imperméable à la pluie d'éloges. Il n'avait de temps ni pour la vanité ni pour la jasette. Faisant humblement sa besogne, il rendait service aux plus petits que lui. Grâce à son feuillage généreux, il offrait de l'ombrage à la flore et logeait des oisillons pas encore matures pour quitter le nid. Quant aux fissures de son écorce, elles servaient de garde-manger et de quartier d'hiver pour les petits rongeurs.

Pendant que le fou se reposait sous la protection du grand arbre, allongé sur un lit de fougères, une coccinelle le dévisagea bêtement.

— Il me semble t'avoir déjà vu dans les environs, dit-elle.

Prenant une fougère pour balançoire, l'insecte moucheté oscillait comme un pendule. Le fou la suivait des yeux, de haut en bas, de bas en haut... Soudain, la trapéziste amateur figea, en observant le ciel avec ses petites antennes paraboliques.

— Un orage se prépare, prévint-elle.

— Comment le sais-tu?

— Je suis météorologue!

— Oh! fit le fou en apercevant l'horizon s'assombrir.

À ce moment, sur l'humus de la montagne, une trépidation soudaine se fit sentir. Limaces et escargots sortirent de leur cachette. Abeilles et papillons y retournèrent. Le ciel devint un dôme opaque et un coup de tonnerre éclata, suivi d'un éclair fracassant.

La foudre allait prendre le chemin le plus court pour frapper et le grand arbre était une victime parfaite. Or, le géant continuait de veiller sur les uns et les autres, poussant les oisillons affolés hors du nid, pour un baptême de l'air in extremis.

— Envolez-vous, mes anges!

— Nous ne pouvons pas laisser nos provisions! s'alarmèrent à leur tour des écureuils aux bajoues pleines à craquer.

— Emportez l'essentiel.

Une bande de fourmis avaient cassé la croûte dans le huppier. Elles descendaient à la file indienne, en criant au secours. Les ouvrières déboulèrent, puis furent secourues par des pétales de fleurs sauvages. Une fois remises sur leurs pattes, on les vit prendre la poudre d'escampette, emportant quelques morceaux de feuilles entre leurs mandibules.

Le grand arbre se dépouilla ainsi de toutes les créatures qui dépendaient de lui. Ensuite, une

chose horrible se passa. La foudre s'abattit sur sa cime, fila comme une mèche le long de l'écorce. Les flammes ravagèrent l'arbre, confectionnant des étincelles fabuleuses et des crépitements remarquables. La scène était à couper le souffle.

En un rien de temps, l'arbre se transforma en une poussière fumante au pied d'un chicot noirci. Mais l'orage n'avait pas dit son dernier mot. Une soudaine rafale secoua la végétation et les cendres de l'arbre s'envolèrent de tout bord, tout côté. Après quoi, la pluie se mit à tomber.

La nature pleurait-elle le départ de ce grand pourvoyeur? Pas du tout. Les créatures se réjouissaient.

— Les cendres d'un arbre...

Emportée par le vent, la coccinelle avait atterri dans la chevelure décoiffée du fou et s'y agrippait fermement. Lui, ramassé sous une corniche, contemplait les restes de l'arbre qui s'étaient répandus sur la végétation, laissant dans l'air une odeur de feu de forêt.

— Les cendres sont de l'or pour la terre! s'époumona l'insecte.

— Mais l'arbre n'est plus, protesta le fou. Cela me dépasse que sa disparition puisse te rendre heureuse.



– Tu vois ces cendres ? Elles ne sont pas qu'un bon engrais, elles contiennent la mémoire de l'arbre.

– Hein ?

– C'est ainsi que nous savons ce que nous savons.

– Que dis-tu là ?

– Sache qu'il t'est donné de tout savoir.

La bestiole raconta au fou que lorsqu'une créature de la nature mourait, elle cédait sa science aux autres qui naissaient. Et ainsi de suite, sans fin.

– Suppose maintenant que tu pénètres à l'intérieur des cendres de l'arbre et plus profond encore, dans un monde infinitésimal. Tu imagines comment c'est petit ?

– Euh... je crois.

– Eh bien, dans ce monde si minuscule que tu ne le vois pas, tu réalises que tout est fait d'une seule et même essence.

– Ah bon !

– Maintenant, comprends-moi bien... cette essence ne meurt jamais.

– Mais quand un arbre périt dans les flammes ?

– Il retourne à son essence.

– Les éléments de la nature le savent ?

— Oui, et ils célèbrent les retrouvailles !

L'intempérie s'étant fatiguée, la coccinelle sortit de l'abri provisoire et fila en douce. Ébranlé par ce qu'il venait d'entendre, le fou resta un instant à imaginer toutes les créatures provenant de la même source, comme des frères et des sœurs de sang.

« Si les hommes voyaient les choses du point de vue de l'infiniment petit, ce serait la paix sur Terre, soupira-t-il en se remettant en marche. »

# LE BUISSON

**L**e fou marchait distraitement quand il se heurta à un roncier.

— Ouille!

— Qui s'y frotte s'y pique, fit le buisson épineux.

Tiges grossières, aiguilles pointues, feuilles râpeuses s'entremêlaient à la manière des nœuds dans la crinière d'une mégère, dissimulant de petites baies, peu craintives d'être pillées.

Cet arbuste répulsif n'avait rien de comparable au grand arbre serviable. En plus, la haie hérissée

se dressait telle une forteresse devant le pinacle que le fou apercevait enfin. Elle se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment.

Sans crier gare, un oiselet surgit, un renard à ses trousses. Le petit oiseau fila entre les rameaux du bosquet, tandis que le mammifère se ruait dessus. S'extirpant des aiguilles qui lui avaient laissé des empreintes douloureuses, le carnivore se posta en sentinelle, oreilles au garde-à-vous, yeux gourmands, museau dégoulinant de sang.

— Argh! N'es-tu pas fâché contre ce buisson? demanda le fou au renard.

— Non, répondit l'animal.

— Crois-tu que cet épinier ne devrait pas exister?

— Je ne crois rien.

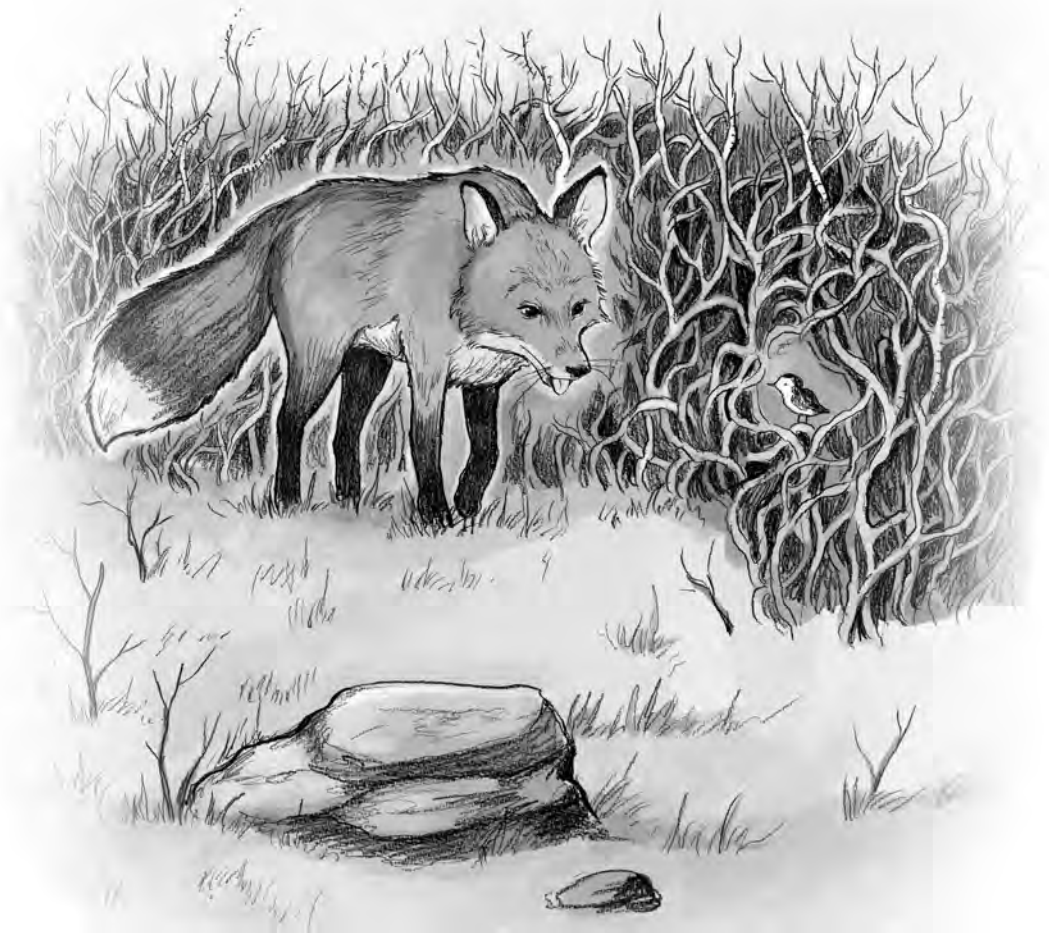
— Mais penses-tu qu'il soit juste qu'il t'empêche de te nourrir?

— Je ne pense rien.

— Dans ce cas, que fais-tu?

— J'attends que cet oiseau sorte de là, répondit-il, en patient chasseur.

Ses oreilles pivotèrent. Un mulot imprudent passa entre ses pattes. Le renard bondit, saisit la proie dans sa gueule et se sauva. L'oiselet se



montra le bec hors de son repaire. Puis il s'engouffra un peu plus dans le roncier, sautillant sur les branches à la manière d'un gymnaste sur un trampoline, picora un petit fruit et s'envola.

Le fou resta seul avec le buisson, cherchant du regard la crête de la montagne.

— Tu m'en veux ? demanda l'épinier.

— Non, mentit le fou.

— Je suis tel que je suis...

— C'est dommage, tout compte fait !

— Mais je suis aussi ce que chacun pense que je suis.

— Hein ?

— Je peux être un tortionnaire ou un mécène. Pour toi, je suis un buisson détestable.

— Pardonne-moi, dit le fou, contrit.

— Ne t'en fais pas. J'ai bon espoir qu'un jour tu me verras tel que je suis.

— Grrr !

La montagne avait grondé. Elle prêtait l'oreille à la discussion, mais il se faisait tard...

— C'est assez ! Au lit ! somma-t-elle de sa voix éraillée.

— Couche-toi sous mon branchage, chuchota le roncier.

— C'est que... tu... fais mal, bégaya le fou.

Le buisson entrouvrit ses branches rustres et l'attira vers lui, tel un gros lourdaud qui n'a pas l'habitude des démonstrations affectueuses. Le fou se raidit tel un piquet, mais finit par se ramollir sous les drôles de guili-guilis du mastoc. Il flancha enfin, en se blottissant sous le rude édredon.

— Ouvre ton esprit, tu verras alors que tout est possible, dit l'arbuste mal-aimé.

— C'est possible... de retrouver celle que j'ai perdue ?

— Hum, hum. Va voir le rocher !

— Maintenant, plus un mot ! fulmina la montagne.





# ÉLOÏSE

**L**e fou s'endormit sous le buisson et fit un rêve étrange.

Il se trouvait avec Éloïse, à l'orée d'une forêt. Dans cet endroit humide, où toute la parenté de champignons dodus et de moustiques fringants avait élu domicile, seuls de timides rayons s'infiltraient à travers les branches des conifères, entassés comme des sardines en boîte.

Le fou se mit à avancer d'un pas suspicieux dans ce lieu sombre et mystérieux, qu'il imaginait

hanté de méchants loups, d'ogres et d'ours malfamés. Soudain, un bruit le fit sursauter.

«Frrr-frrr, frrr-frrr.»

Un carnassier redoutable était tapi dans l'ombre des épinettes et se préparait à bondir hors de sa cachette pour se jeter sur le fou! Celui-ci se précipita sous le buisson épineux et fit le mort.

Pendant ce temps, Éloïse, accroupie, soulevait le sapinage. Un faon au poil détrempe, taches blanches et oreilles graciles, y était coincé. Pétrifié, l'animal ferma les yeux, se croyant ainsi invisible.

— Pauvre petit, murmura Éloïse.

Elle libéra sa patte coincée sous un rhizome. À peine remis sur pied, le faon se réfugia auprès de sa mère, qui se tenait à l'écart.

Imitant le petit cerf, Éloïse sautilla jusqu'au fou. Elle s'extasia à la vue de l'épinier, sous lequel il s'était réfugié. Du bout des doigts, elle toucha ses feuilles pointues, aussi effilées que des épées miniatures. Sous l'effet de la douce caresse, les tiges de l'arbuste se métamorphosèrent en une armée de chevaliers servants, tendant leurs bras courtois vers la jeune fille.

\* \* \*

Quand le fou se réveilla, le roncier sommeillait. Ses rameaux pendaient mollement et de jolies mûres flottaient dans les airs. Tirant craintivement sur un fruit, il le porta à sa bouche. Croquant et sucré ! Et en prenant bien soin de ne pas réveiller son hôte, il se dégagea du fourré qui l'enveloppait et qui, de manière inattendue, était devenu souple et satiné.



IV



# LE ROCHER

S ortant du buisson, le fou fut saisi en apercevant le rocher. Suspendu dans le néant, le prodigieux bloc de pierre faisait un pied de nez à la loi de la gravité. Plat comme une crêpe bretonne, il n'était pas moins impressionnant en raison de l'espace grandiose qu'il occupait au sommet de la montagne.

À cette heure matinale, seuls quelques oiseaux chantaient leur tutti qui se perdait dans la couverture crayeuse enveloppant l'étendue terrestre.

Partout autour, c'était blanc, donnant au fou une impression céleste.

— Approche-toi, lui cria le rocher solitaire.

— Non, merci.

L'espèce de gros caillou ne s'offusqua pas. Après tout, le fou s'était rendu jusqu'à lui, avait gravi courageusement la montagne et se trouvait maintenant subjugué par l'immensité silencieuse, immaculée.

— Comment te sens-tu ?

— Je ne sais pas, c'est étrange...

Les mots lui manquaient pour décrire le spectaculaire panorama qui s'offrait à lui. Il se rappela ensuite sa conversation de la veille avec le buisson.

— Tu m'aideras à retrouver celle que j'ai perdue ? supplia-t-il, en se tournant vers le rocher, pressant ses mains l'une contre l'autre.

— Bien sûr, répondit celui-ci, d'un air coquin.

Le cap rocheux confia un stratagème à ses voisins de palier et fidèles amis, toujours prêts à faire une blague idiote. « Oui, mon colonel ! » L'épinier se mit à l'œuvre le premier, en éperonnant d'un coup sec le fou, qui fit un bond en direction du roc.

— Aoutch !



Les pierres sur le promontoire, regroupées dans un amas désordonné, s'en donnèrent à cœur joie. Au signal, les unes après les autres explosèrent comme du maïs soufflé. Le fou se protégeait avec les mains, en cherchant à éviter les obus, mais l'infortuné en reçut une bonne dizaine.

— Arrêtez, ce n'est pas drôle !

Au même instant, le tapis de lichen et de fientes d'oiseaux sous ses pieds prit la consistance d'une gélatine gluante. Le fou patina, perdit l'équilibre, s'affala de tout son long, se couvrant de saletés, d'odeurs nauséabondes et... de ridicule.

Le vent s'amusait follement en observant les complices de ce mauvais tour. Il se transforma en bourrasque, s'empara du plus que malheureux, le fit tourbillonner, tel un manège qui donne le haut-le-cœur, et déchira ses vêtements qui s'envolèrent comme de vieux chiffons. Catapulté sur le rocher, le fou se retrouva nu tel un vermisseau, hébété et meurtri.

— Voilà ! dit le roc. C'est mieux quand on n'a plus d'orgueil !

— En quoi cela m'aide-t-il ? mâchonna le fou.

Faisant la sourde oreille, le comique de la troupe se bidonna et les secousses de son rire

crèèrent de petits séismes dont le fou faisait les frais, rebondissant en suivant la cadence.

«Boum! Boum! Boum!»

Le fou dégringolait en direction de la falaise, tentant d'agripper quelques brindilles qui lui restaient entre les doigts.

— Je t'en prie, non!

— D'accord, convint le rocher, en se maîtrisant avec peine.

L'accueil avait été brutal! À bout de forces, le fou s'allongea sur le rocher. Sa peau épousa la pierre chaude, son corps se détendit et il s'endormit.

Tout à coup, une formidable explosion provenant des entrailles de la Terre le propulsa dans les airs, puis l'entraîna, les pieds devant, dans une chute effroyable. Alors qu'il fonçait tout droit vers sa perte, le dessus de son crâne dégagea une longue traînée blanche. Tout le savoir qu'il avait appris dans les livres s'échappait de sa tête. Telle une vapeur insaisissable, les histoires sortaient de son esprit et formaient au ciel une forme monstrueuse rappelant une chimère.

Quand il rouvrit les yeux, il se vit encore étendu sur le rocher, sous un ciel peint de fines

plumes blanches. Son regard se projeta vers le zénith et se perdit dans l'espace sans limites. Le fou eut à ce moment-là la sensation inexplicable que le monde autour de lui avait changé. Cette impression le troublait.

— Ne suis-je pas tout petit dans ce vaste infini? demanda-t-il au rocher.

— Tout petit, en effet.

Le joueur de tours se mit à rire de bon cœur. Et, sous l'effet contagieux des esclaffements, le fou émit un petit sifflement suivi de gloussements, jusqu'à ce qu'il éclate et se crampe. Le fou riait pour la première fois. Il riait aux larmes. Quand l'un de ses pleurs tomba sur la pierre, il l'observa avec curiosité.

— Ne suis-je pas rien du tout... comme cette larme?

Cette fois-ci, le fou s'effondra, secoué par des hoquets de désespoir. Sur ces entrefaites, une libellule indiscreète voltigea au-dessus de la falaise, en mouvant ses ailes bleues comme une geisha son éventail. Le fou renifla. En bas, le brouillard se dispersait, si bien qu'il aperçut le grand lac azur. Le soleil couvrait de lumière les mille milliards de gouttelettes qui formaient un halo étincelant à la surface de l'eau.

— Cette larme est semblable à chacune des gouttes d'eau qui forment les lacs, expliqua le rocher, puis les océans, et qui recouvrent la planète. Cette planète, à son tour, est une poussière dans la galaxie, qui est elle-même une poussière dans l'univers. Souviens-toi néanmoins que cette larme, qui fait partie de toi, contient tout l'univers.

# LE VENT

**A**ssis, les pieds dans le vide vertigineux, le fou méditait sur ce que le rocher venait de lui révéler, tout en écoutant les vocalises du vent.

« Houhouu, houhouu, houhouu... »

Plus pacifique à flanc de montagne, le vent des sommets, quant à lui, est souvent violent. Il est connu des arbres qui courbent l'échine et des nuages qui fuient son tempérament excessif. Et ce grand vent capricieux est parfois arrogant ; comme

il fait partie du monde invisible, il a accès à bien des mystères!

– Par hasard, demanda le fou, vous n'auriez pas revu Éloïse?

– NON, hurla-t-il.

– D'accord, d'accord!

– Tu ne pourrais pas te couvrir un peu, ver-misseau!

Le fou cacha vite son embarras à l'aide d'une petite boule de mousse que le vent lui balaya à la figure.

– Elle est là sans que tu la voies! dit-il, inopi-nément.

– Pardon?

– Elle est... à différents endroits... au même moment. Partout... nulle part, dit le vent plus posément, mais sèchement.

– Quel est ce charabia?

– Tu es bouché, ou quoi!

Une roche vola et lui pinça la peau. « Eh, ça non! » Le fou la ramassa, et la lui renvoya aussitôt. La pauvre pierre tomba à l'autre bout du rocher, fit des ricochets, s'écrasa face contre terre, sans en redemander.

– Si ce caillou était comme celle que tu cherches, il serait disparu, dit le vent en lui riant

au nez. Elle est... différente! Elle est comme... un chant.

— Ah bon, dit le fou, intrigué cette fois.

Le vent, debout, donna la mesure. « Tac, tac, tac ». Aussitôt, le chœur composé de voix et d'instruments provenant de la montagne entonna sa plainte habituelle : « Floup, floup, crac-crac, cui-cui, ahouuuuh, mmm-mmm... »

— Tu entends le chant ?

— Oui.

— Le vois-tu ?

— Non.

— Maintenant, va là-bas! commanda le maestro. Tu l'entends encore ?

— Oui.

— Le vois-tu ?

— Non.

Le vent impétueux fit subitement taire le chœur.

— J'entends, reprit le fou, en secouant la tête, mais Éloïse n'est pas... elle est...

Soudain, celui qui n'avait pas le tempérament pour se faire contrarier se déchaîna avec une fureur surprenante. Saisies par l'emportement de leur chef d'orchestre bipolaire, les branches, feuilles, tiges et fleurs piquèrent leur propre

colère. Oiseaux, insectes, lièvres, coyotes interprétèrent leurs gémissements.

— Le chant est-il de nouveau là ?

— Oui, oui... dit le fou, terrifié.

D'un coup sec, le vent laissa les choristes essoufflés prendre congé. Lui aussi se tranquillisa.

— Habille-toi donc un peu, dit-il en faisant revoler au visage du fou ses vêtements en lambeaux.

Le fou enfila pantalon et chemise, releva son collet, rentra la tête dans ses épaules.

— Comment peux-tu changer si rapidement d'humeur ? demanda-t-il. Tomber et te relever ; battre et caresser ; rugir et te taire.

— Je ne le fais pas exprès, dit tristement le vent.

Puis il se ressaisit.

— Crie ! Crie n'importe quoi !

— Euh... JE SUIS FOU !

— Fou... fou... fou... répondit l'écho.

— Où se trouve ta voix, à présent ?

— Ma voix... répondit le fou, embêté. Elle est ici... ici... ici... Ou plutôt là-bas... là-bas... là-bas...

— Tu ne la vois toujours pas ?

— Toujours pas... jours pas... jours pas...



Sa voix apparaissait au loin, puis s'évanouissait. Mais après un très court instant, elle resurgissait en forme de carillons aux sons graves. Insistant, le vent fit une dernière fois sentir son haleine :

— Celle que tu as perdue ressemble à cet écho. Tu crois qu'elle est disparue, mais elle reviendra!

Puis il partit... en coup de vent!



# L'OISEAU GÉANT

**U**n oiseau survola le rocher, exécuta une vrille et se posa en catastrophe. Sitôt fait, il poussa des cris étranglés en braquant son regard sur le fou, encore fortement secoué par la tempête de vent.

Que rapportait le grand migrateur ? Un récit de voyage ? Non ! Voilà quelques jours, il l'avait vu, le fou, ici même, se précipiter sur Éloïse, puis se dégager brusquement et se mettre à débiter des paroles insensées.

— Ensuite, tu as levé les yeux, raconta l'oiseau. Le paysage était d'une telle beauté, avec un ciel magnifique et de jolis nuages. Éloïse t'a tendu la main, mais tu t'es dégagé brutalement et tu as couru en bas de la montagne en l'abandonnant sur ce rocher. Cela est arrivé, je te le jure !

La huppe en l'air, il frotta ensuite son bec contre la roche en serrant les ongles, puis brossa son plumage un peu ébouriffé. Il reluqua le fou, qui avait le visage caché dans ses mains.

— J'ai tant de regrets, marmonna l'exploré.

— Ne sois pas triste. Suis-moi !

Un, deux, trois... le globe-trotteur décolla en ramant avec ardeur, fonça en flèche, transperça la chair du ciel, plana et gagna de l'altitude en se laissant porter par les courants chauds et froids, puis il piqua du bec et surfa à quelques centimètres de l'eau et revint sur le rocher, en soulevant gracieusement ses ailes.

— Comme tu es impressionnant ! dit le fou, en séchant ses pleurs.

— Et le ciel ? N'as-tu pas remarqué ?

L'oiseau déploya ses vastes membres, fit d'autres prouesses en vol, puis disparut derrière la montagne. Retenant son souffle, le fou fixait le point où le bipède s'était effacé. Seul avec ses

regrets, devant la vastitude. Le temps semblait s'être arrêté... Il songea au néant à ses pieds.

Soudain, le grand aventurier réapparut avec des centaines de compagnons derrière lui, leurs ailes fouettaient l'air en cadence en se dirigeant droit vers le rocher. Le fou se jeta par terre, mais l'oiseau à la tête du peloton l'arracha et l'emporta sur son dos.

— Viens voir comme c'est beau, là-haut ! haleta-t-il.

Les compères resserrèrent les rangs, formant un immense murmure virevoltant sur lui-même, dans un ballet fusionnel. Ils survolèrent le paysage avant de grimper en altitude, au-dessus des montagnes aux neiges éternelles, où les pics blanchâtres tranchaient avec la roche noire, en atteignant le plafond du ciel. Ils trouèrent les nuages en forme de boules de coton, puis se laissèrent flotter dans un océan de pureté.

Le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine, le fou se dit que jamais il n'avait éprouvé un sentiment pareil... ou, peut-être si... Il se remémora l'*Ave Maria* chanté par le chœur des enfants qui avait eu le même effet transfigurant. Une impression d'oublier tout, jusqu'à lui-même. Il aurait souffert d'une chose qu'il en aurait oublié la



souffrance. Il aurait eu faim qu'il en aurait oublié la faim. Il aurait été en colère qu'il en aurait oublié la colère.

— Tout est si paisible, s'extasia-t-il.

La volée d'oiseaux redescendit et longea le fleuve au bord duquel il avait flâné. Les plumes de leurs ventres léchèrent le cours d'eau, tandis que le fou, penché, apercevait les algues ballottant dans les remous des vagues et, à la place des galets, de mignons poissons gris batifolant à la surface de l'eau.

Le cortège balaya ensuite le champ en faisant valser les graminées coquines et élégantes, tourna sur lui-même et passa au-dessus du grand chêne. Le guitariste s'y trouvait, pinçant les cordes de son instrument. Le fou se redressa sur ses jambes et lui fit de grands signes.

— J'apprends à ressentir les choses! s'écria-t-il.

Le guitariste lui sourit, se remit à jouer passionnément pour son âme sœur qu'il allait retrouver, un jour.

En mordant l'air un peu plus, la colonie d'oiseaux parcourut quelques kilomètres et rejoignit la ville. Lorsqu'elle atteignit la fabrique de choses abstraites et le pavillon où bossait le professeur, elle ralentit. De la fenêtre de son bureau

entrouverte apparurent une tête ébouriffée et une main qui tenait une lettre.

— J'ai reçu une invitation. Je cours chez mon ami!

S'orientant ensuite vers le quartier des gratte-ciel, les volatiles louvoyèrent entre les tours, frôlèrent la plus élevée. Le fou reconnut l'homme d'affaires, sur la terrasse au dernier étage, qui prenait le thé en compagnie de la femme de ménage, avec une place libre à côté d'eux. En bas de la tour, des camions de bonnes œuvres chargeaient des meubles et des objets, tandis qu'une foule observait le ciel en étirant les bras. Le fou chercha du regard ce qui attirait les gens. C'est là qu'il aperçut, le long de l'immeuble, en chute libre, des billets tournoyant sur eux-mêmes.

Naviguant un peu plus loin, la volée pointa vers le clocher de l'église, autour duquel elle pivota avec adresse. Les portes grandes ouvertes laissaient entrevoir une chapelle sans fidèles, et les marches du perron étaient, elles aussi, désertées.

Elle plana ensuite au-dessus d'une avenue bordée de cyprès menant à un parc naturel avec de petits étangs et des boisés, au milieu duquel était érigée une pergola. Le fou reconnut les choristes qui y faisaient entendre leurs voix angéliques. Un



rassemblement sur la pelouse les entourait, prêtant l'oreille au concert. Des bambins couraient dans tous les sens. Certains en direction d'un marchand de glace, des pièces à la main.

À travers cette animation, le fou aperçut le prêtre installé sur une couverture, vêtu d'une veste de laine et d'un jeans. Quand il vit le jeune homme dans les cieux, son visage changea. Il chercha à se lever, comme pour tenter de le rejoindre, mais il retomba sur ses fesses et s'épongea le front.

— Arrête, je t'en prie! cria le fou au grand oiseau.

D'un geste brusque, celui-ci freina, et le fou culbuta par-dessus bord. Il fut rescapé par une dizaine de becs qui le saisirent par le fond de culotte. Dans cette position arabesque, le drôle de passager prit le chemin du retour, en riant à gorge déployée, en raison de ce qu'il avait entraperçu à ce moment-là... À côté du curé, la mendicante tenait dans sa main la bille qu'elle montrait aux enfants émerveillés.

Puis la nuée s'approcha du sommet de la montagne. Lorsqu'à vue d'œil, sur le rocher, le fou discerna un petit point qui devenait de plus en plus grand, et qu'il la reconnut, son cœur explosa. Il sauta du dos de l'oiseau géant et courut embrasser Éloïse.



# LE SOLEIL

**L**es nuages déferlaient, poussés par un courant vif et froid. Un petit cumulus gris en forme d'enclume toucha la crête de la montagne qui, de sa pointe fine, le cisela délicatement. Il en jaillit une pelletée de poudre blanche qui tournoyait dans le ciel.

— Des flocons de neige ! s'exclama le fou en les montrant du doigt à Éloïse.

Avec ses millions de cristaux de glace, les flocons étaient en forme d'étoiles, mais ils auraient

pu prendre des airs de diamants ou de boutons de manchette. Le doigté de la nature les créait ainsi, aucun identique à l'autre.

Le fou étreignit Éloïse, qui le serra très fort. Depuis qu'il l'avait retrouvée, il voyait la beauté dans toute chose, et cela lui donnait envie de l'embrasser.

Les nuages s'écartèrent comme les pans d'un rideau à la fenêtre, faisant place au Soleil. Gigantesque, il resplendissait de mille feux. Le fou fit de l'ombre sur ses paupières et se prosterna devant celui qui lui donnait à cet instant l'impression d'être un dieu. Un dieu sans vanité qui offrait sa lumière à la Terre, rendant ainsi la vie possible.

Le Soleil se mit à l'œuvre, en créant une banderole de couleurs majestueuses.

Il fit ensuite disparaître l'arc-en-ciel, après quoi l'un de ses bras de lumière surgit d'un nuage.

— Compte le nombre de mes rayons ! dit le Soleil.

— Un rayon ! compta le fou, enthousiaste.

Il se cacha de nouveau, puis resurgit.

— Un rayon en haut, un second à droite... et un troisième en bas !

Ensuite, le Soleil déploya des myriades de jets lumineux.

— Compte ! lança-t-il.

— C'est impossible, il y en a trop, répondit le fou, pantois.

Enfin, le Soleil se montra totalement.

— Tu veux jouer à un autre jeu ?

Il concentra alors toute sa lueur dans un rayon fulgurant qu'il dirigea vers le fou, ainsi ébloui comme un comédien sur scène tandis que tout baigne dans l'obscurité.

— Cette lumière m'aveugle ! dit le fou.

— Quoi d'autre ?

— Heu... Je me sens seul.

— Et encore ? insista le Soleil.

— J'ai peur !

S'il était resté un peu plus longtemps, le fou se serait habitué, car on s'habitue à tout ! Mais le Soleil dispersa sa lueur et le rayon disparut.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda le fou, stupéfait.

— La lumière sur un seul homme.

— Cela est terrifiant, dit-il en serrant un peu plus fort Éloïse.

— Tout juste ! Maintenant, je vais te faire connaître la chose la plus merveilleuse qui soit.

D'abord, rappelle-toi ta rencontre avec le professeur... Je vais te faire voir les choses comme des poissons en dehors de l'eau !

— Attendez...

— Je vais te donner un aperçu de la réalité comme tu ne l'as jamais vue !

Encore une fois, le Soleil se mit à l'ouvrage sans attendre. Il brilla d'une intensité extraordinaire qui fit pâlir le ciel, l'emplissant d'un blanc pur, la couleur qui contenait toutes les couleurs.

— Prépare-toi à disparaître dans ma lumière, annonça le Soleil au fou.

— Tiens ma main, lui chuchota Éloïse.

L'expérience qu'eut alors le fou surpassa tout ce qui est imaginable. Il plongea dans le halo du Soleil et son impression d'être quelqu'un s'évanouit. Il n'était plus un homme. Il était la montagne, le rocher... la Terre. Il voyait plus loin que l'espace et connaissait l'infini. Il voyait par-delà le temps et connaissait l'éternité. Le fou percevait l'infiniment grand et l'infiniment petit, et le monde lui paraissait ainsi plus réel. Il eut alors le sentiment d'avoir passé sa vie dans un univers circonscrit. Il entrevoyait enfin au-dessus, au-dessous, au-delà... cet univers.

Cette évocation éveilla la vague réminiscence de son ascension dans le ciel, en compagnie du

fleuve. Il comprenait du coup ce qu'il avait entrevu ce jour-là, la nature inséparable des choses. Mais cette fois, c'était encore différent. Cela n'avait rien à voir avec l'idée d'être dans un lieu à un moment donné, c'était un état... de perfection. Pas la perfection obsédante que les hommes recherchent et qu'ils n'atteignent jamais. Plutôt, une sensation de faire partie des créatures de ce monde, toutes faites de la même lumière. C'était à la fois tranquille et enivrant!

— J'existe! clama-t-il tout haut.

Ensuite, le fou tomba à genoux et pleura comme un enfant à gros sanglots. Soulevé par un raz-de-marée de sentiments lointains et réprimés, il se roula par terre et se prit le ventre. Et, il arracha un cri.

Le voyant ainsi désespéré, le Soleil l'effleura de son souffle chaud, puis l'emballota avec des rubans de lumière. Il lui parla tout bas, en le rassurant de sa présence immuable.

— Je suis là, ne crains rien, dit le Soleil.

Le fou, encore recroquevillé, sortit peu à peu de son émoi. Il inspira avec peine et... il se passa une chose inconcevable. Ses membres se déployèrent par secousses, faisant craquer, au prix de grands efforts, une enveloppe transparente.

On aurait dit qu'il émergeait, telle une chrysalide, de son cocon.

Le corps frissonnant, les paupières papillo-tantes, il aperçut ensuite et comme jamais cette chose oppressante dont il se délivrait. Celle-là même qui le rendait misérable... Cette chose inavouée mais universelle. La peur. Elle lui sembla comme une peau morte, après la mue.

Le fou apparut après la métamorphose, n'étant désormais plus un... fou déconnecté de la réalité. C'est ainsi qu'il eut une pensée pour ses semblables.

« Cela changerait les hommes de connaître le monde invisible ! »

Tout à coup, le halo du Soleil se dissémina. Ce moment exceptionnel qu'il avait connu et qui le transformerait pour toujours n'avait duré qu'un instant. Et cela lui suffisait pour comprendre l'incompréhensible.

La boule orange touchait la ligne du crépus-cule, peignant dans le ciel un tableau inimitable. D'une minute à l'autre, l'astre aux couleurs ardentes allait s'éteindre pour que d'autres étoiles s'allument à leur tour. La nature s'endormirait sous un drap noir de jais, veillée par la Lune.

La poitrine enflammée, il chercha Éloïse qu'il voulait étreindre... Mais elle n'était plus là.



- Je t'en supplie, Éloïse...
- Éloïse... Éloïse... Éloïse... répondit l'écho.
- Reviens!
- Reviens... reviens... reviens.

Et alors un large sourire se profila sur son visage, car il comprenait cela aussi. Elle n'était pas disparue. Son âme. Elle se trouvait dans son cœur immense. Depuis la fois où elle lui avait fait sentir ses mains à l'odeur de la terre. L'autre fois, où elle avait consolé l'homme à la dent en or. Puis dans son rêve, quand il l'avait vue libérer le faon et transformer en gentilhomme un buisson. Au pinacle de la montagne, son âme avait voulu s'envoler comme un oiseau. C'est elle encore qui lui tenait la main pour accéder au grand mystère qu'il venait de découvrir.



L'homme interrogea son âme.

- Pourquoi ce grand mystère nous échappet-il?
- La peur, sans doute.
- Je n'ai plus peur.

Mais son âme le connaissait mieux que lui-même. Elle lui demanda à son tour :

— Et l'amour ? As-tu peur d'aimer ?

L'homme médita. Avait-il peur d'aimer ? Peut-être. Avait-il déjà aimé ? Non, bien sûr ! Il se leva d'un bond, en saluant le divin Soleil.

— Je pars vers une nouvelle aventure !

Il fit un pas et un second... Puis le vent souffla un grand coup et l'emporta.





*Si vous allez au sommet d'une montagne et que vous vous émerveillez devant l'immensité du ciel et la beauté du paysage, vous pourriez bien y découvrir votre âme. Alors, ne l'abandonnez pas! Et, sur votre chemin, si vous croisez des créatures, regardez dans leurs yeux, car vous pourriez y trouver les billes du guitariste et y voir le monde invisible...*



# SANS EUX, *LE FOU* N'AURAIT PAS VU *LE JOUR*

Je remercie Judith, la tête et le cœur du Groupe Homme, qui a cru en ce conte philosophique. Pascale, ma fidèle éditrice et douce amie, qui m'a accompagnée depuis mon premier livre. De cette fantaisie sur le monde invisible, tu m'as aidée à faire un bel ouvrage inspirant. Marie, l'artiste de la réécriture, grâce à toi, ce manuscrit se lit en un seul jour plutôt que deux ! Un merci spécial à Christine qui a écrit la préface. Tu es un modèle d'humanité et de générosité.

Je remercie Vicki et Kerry, de la résidence de Skagaströnd, en Islande, qui m'ont accueillie durant mon séjour d'écriture là-bas, où je me suis sentie comme chez moi. L'aimable Vianney et l'authentique Ursula, des ateliers Fourwinds, à Aureille dans les oliveraies de Provence. Mes amis de Toffia, en Italie, que j'ai quittés en pleurant : Pamela, Alessandra, Silvano, Betta, Patricia, Enrique et les enfants, puis Pinot et l'autre Betta,

Sara et Tequila, Barbara et Alessandro, et mon cousin d'écriture, Jordan. Irini et Jim, dans leur magnifique jardin sur l'île de Paros, en Grèce.

Je remercie les diplômés de la « manufacture de choses abstraites » à qui j'ai enseigné la psychologie humaniste et positive. Vous contribuez déjà à rendre ce monde meilleur. Un chaleureux merci aux personnes qui m'ont consultée à titre de psychologue. Avec chacun de vous, j'ai découvert la profondeur et la grandeur de l'existence.

Je vous remercie particulièrement, Manon, Benoit et Éric. En pensant à vous, une chanson me tourne en tête, *Une chance qu'on s'a*, de Jean-Pierre Ferland. Maman, tu m'as mise au monde et maintenant j'aimerais en faire le tour ! Papa, tu es présent même dans la lumière. Jérémi, mon trésor, garde ce livre contre ton cœur, il t'aidera quand j'aurai à mon tour rejoint la lumière. Mes précieux amis, vous m'offrez présence et fous rires.

Enfin, ce livre ne serait pas né si je n'avais pas connu de véritables fous qui ne sont pas si différents de moi. Ces rencontres m'ont poussée à chercher le secret du monde invisible, avec l'espoir que nous retrouvions ce que nous avons perdu.



Ma gratitude va plus que tout à la montagne qui domine mon village, au grand arbre qui me tend ses bras quand j'arrive au sommet, au vent des hauteurs qui m'impressionne, à l'oiseau qui me fait rêver, au Soleil devant lequel je m'incline.



# CE QU'ILS ONT PENSÉ DU *FOU*

«Un conte initiatique puissant et porteur de sagesse.»

MARIO BEAUREGARD,  
chercheur en neurosciences et auteur

\* \* \*

«Une invitation à s'ouvrir au merveilleux, à voir et entendre mieux, à rêver et surtout à vivre autrement. Laissez-vous porter dans cet univers magique qui saura vous toucher, vous émouvoir et peut-être, vous éveiller le cœur.»

ROBERT BÉLIVEAU,  
médecin, auteur et conférencier

\* \* \*

« – D'accord pour le tronc, les gouttes de pluie, le courant, répliqua le fou. Mais pour les hommes et... le temps ?

– Les hommes sont comme ces gouttes d'eau, ils avancent avec le temps.

Ces quelques mots vont résonner longtemps en moi.  
Merci Lucie pour ce lumineux conte. »

JEAN-MARIE LAPOINTE,  
comédien, animateur et auteur

DE LA MÊME AUTEURE

**L'homme qui dialoguait avec la nature  
À la découverte de l'immatérialité**

Les Éditions Lucie Mandeville, coll. Lodjur, Jönköping, 2024

**Le Fou. À la découverte du monde invisible**

Les Éditions Lucie Mandeville, coll. Lodjur, Jönköping, 2024  
Le Jour, Montréal, 2018

**Malade et... heureux ?**

Les Éditions Lucie Mandeville, coll. Löv, Jönköping, 2024  
Les Éditions de l'Homme, Montréal, 2014

**Soyez heureux, sans effort, sans douleur,  
sans vous casser la tête**

Les Éditions Lucie Mandeville, coll. Löv, Jönköping, 2024  
Les Éditions de l'Homme, Montréal, 2012

**Le bonheur extraordinaire des gens ordinaires  
La psychologie positive pour tous**

Les Éditions Lucie Mandeville, coll. Löv, Jönköping, 2024  
Les Éditions de l'Homme, Montréal, 2010



**LA VRAIE LIBERTÉ... C'EST DE DONNER  
CE QUE L'ON PEUT DONNER**

La vraie liberté commence quand on donne de « *milliards de manières, de petites manières sans éclat* », écrivait **David Foster Wallace**. Je vous propose de donner ce livre. Votre don sera une occasion de rencontrer l'autre et de le rendre heureux. Et mon livre voyagera... Peut-être fera-t-il le tour du monde!

luciemandeville.com

LES  
ÉDITIONS *Lucie*  
LUCIE  
MANDEVILLE

**DIRECTION ARTISTIQUE**

Isabelle Nolet

**PHOTOGRAPHIE**

Denis Beaumont

**ILLUSTRATION**

Félix Girard

---

*Publication actuelle*

© 2024, Les Éditions Lucie Mandeville

**ISBN 978-91-989210-7-6**

*Publication initiale*

© 2018, Le Jour, éditeur

**ISBN 978-2-89044-899-5**

À bien y penser, le fou n'était pas très différent des autres. Il avait une tête sur les épaules, seulement un peu plus encombrée. Et il avait un cœur, comme tous les humains. Il ignorait toutefois qu'il avait ce cœur jusqu'à ce qu'il rencontre Éloïse, puis qu'elle disparaisse par sa faute. Le fou voulut savoir comment retrouver celle qu'il avait perdue. C'est à ce moment que débuta son aventure, à la découverte du monde invisible.



Pendant 25 ans, **Lucie Mandeville** a enseigné au département de psychologie de l'Université de Sherbrooke au Québec. Elle a été professeure titulaire et considérée comme l'une des principales références en psychologie positive dans la francophonie. Ayant travaillé à titre de psychologue auprès d'adultes et de couples, elle est maintenant conférencière et auteure. Elle a publié plusieurs livres à succès sur la psychologie positive et le bonheur, ainsi qu'un conte sur la physique quantique et les expériences de mort imminente, et sa nouvelle édition enrichie. Tous ses livres sont désormais proposés aux **Éditions Lucie Mandeville**.

Direction artistique : **Isabelle Nolet** • Illustrations : **Félix Girard** • Photographie : **Denis Beaumont**

LES  
ÉDITIONS  
LUCIE  
MANDEVILLE

[luciemandeville.com](http://luciemandeville.com)